Illinois U Library

8 NOVEMBRE 1952

France

N° 369 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

A FRANCE est-elle ÉFENDUE ?
par le général de MONSABERT

★

LE CANCER dépisté à temps T GUÉRISSABLE

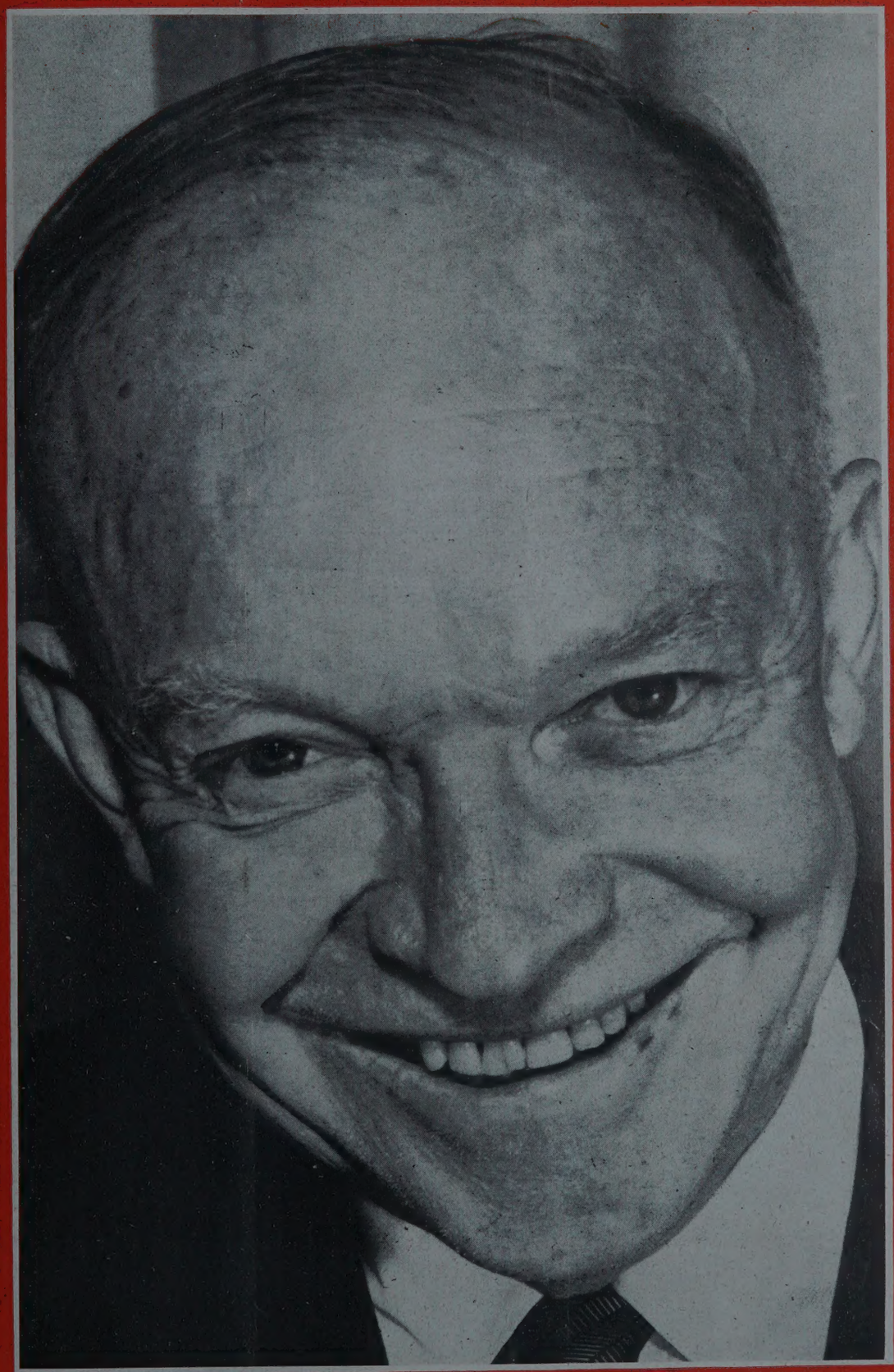
★

heure avec le colonel ROZANOFF ilote d'essais des « Mystère »

★ ★ ★

ETTE SEMAINE

NOTRE UPPLÉMENT THÉATRAL
NNA KARENINE
(Une adaptation Raymond ROULEAU.)



LE SOURIRE DU VAINQUEUR

Le général Eisenhower reconquiert la Maison Blanche, que ses amis républicains avaient perdue il y a vingt ans.

Voici la première photographie montrant le nouveau président des États-Unis après sa victoire. (V. p. 482.)

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

EXPORTATION

FABRICANTS

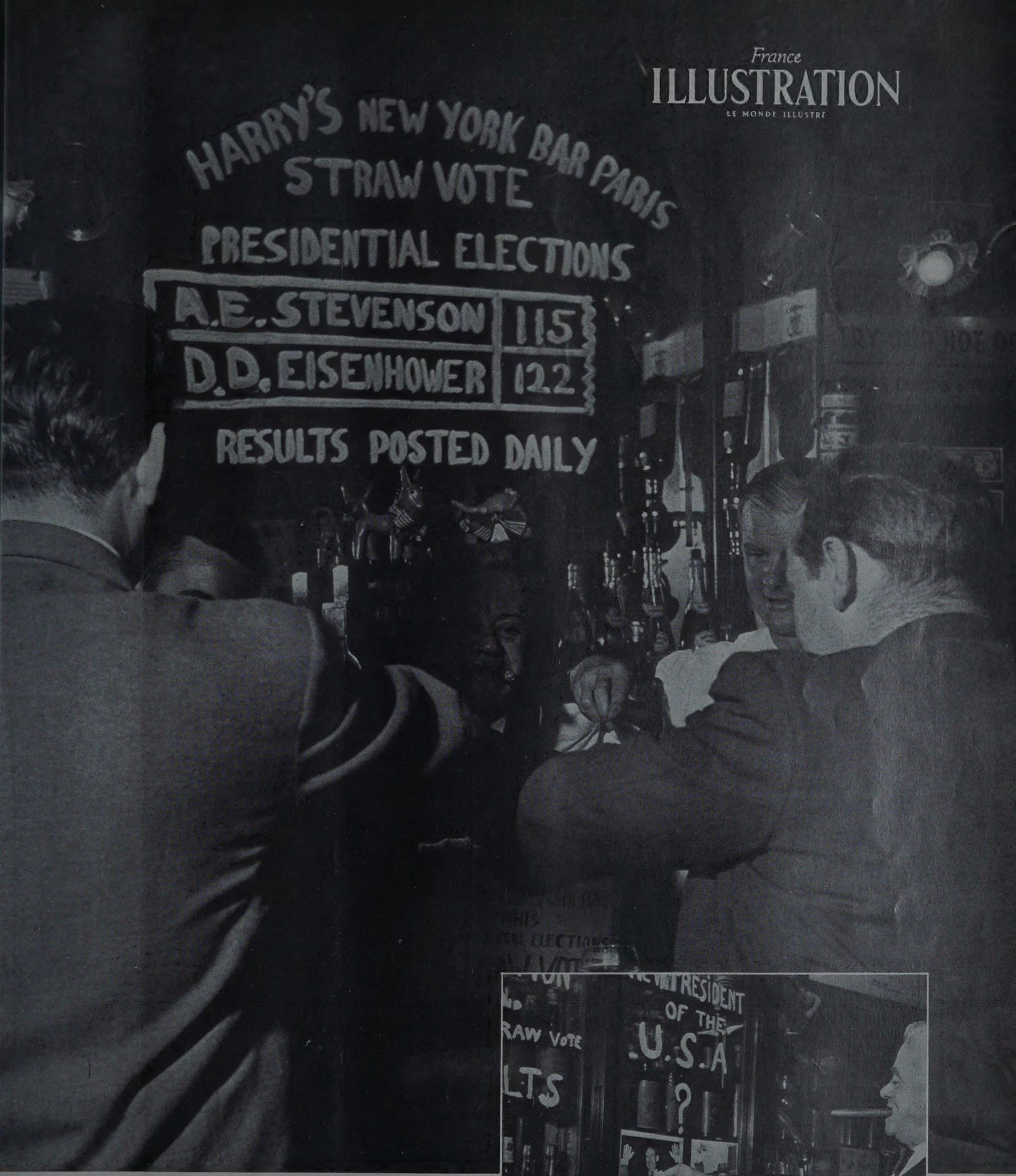
TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



POUR L'ANE OU L'ÉLÉPHANT ? LES AMÉRICAINS DE PARIS VOTENT AU HARRY'S NEW YORK BAR

DWIGHT D. EISENHOWER

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

QUAND on lit les pages et les pages consacrées dans les ouvrages spéciaux à la carrière du général Eisenhower, un fait étonne : tous les journalistes qui, depuis juillet dernier, ont présenté à leurs lecteurs le candidat républicain se sont surtout attachés à sa personnalité physique. De mauvais esprits en concluront peut-être que, la très grande majorité des gens de presse (même parmi ceux qui appartiennent à des quotidiens ou à des magazines républicains) s'avouant démocrates, ils n'ont voulu voir qu'un aspect, le moindre, du général.

Sa vie, d'ailleurs, répond si bien à cet idéal un peu stéréotypé, un peu « image d'Epinal » qui est celui de tout jeune Américain que, presque inconsciemment, quiconque chante sa louange se sent porté à insister sur les qualités qui ont fait son succès. Si les démocrates ont déploré qu'il refusât de porter leurs couleurs, jamais ils ne

Chez Dwight D. Eisenhower, l'homme, même s'il se confond avec l'homme d'action, l'emporte sur le doctrinaire et sur le théoricien.

regrettèrent, en dépit de certaines paroles récentes du président Truman, d'avoir promu le colonel à titre temporaire qu'était Eisenhower en mars 1941 au rang de commandant suprême des forces alliées en décembre 1943. Une carrière éclair et comblée d'honneurs. Quand il revint en Amérique, après la guerre, un million de personnes massées dans les rues de Washington, quatre millions dans celles de New-York l'acclamèrent comme nul Américain au monde n'avait été acclamé. Le maire La Guardia le salua en ces termes : « Vous avez su faire exactement ce qu'il convenait de faire au moment requis. Vous avez accompli ce que les experts militaires ennemis estimaient impossible. » Ces éloges, il les accueillit avec modestie. On le traitait de héros national. Il protesta : « Je ne suis pas un héros. J'ai commandé des héros. »

Peu après il quittait l'armée.

L'armée ne l'avait pas enrichi. Il était presque pauvre. Il se passa pourtant la fantaisie d'une voiture du dernier modèle. Quand on la lui livra, il dit à sa femme : « Mamie, voilà le seul résultat de trente-sept années de travail depuis qu'un beau matin le train m'emporta d'Abilene. »

AUSSI affligeant que cela paraisse, ses problèmes financiers ne se résolurent qu'avec le succès de librairie de ses Mémoires : *Croisade en Europe*. 800.000 exemplaires lui rapportèrent plus de 600.000 dollars, dont, par faveur spéciale et en considération du fait que le général n'était point un écrivain de profession, le fisc américain ne lui prit que le quart. Sa présidence de l'Université de Columbia le mit en contact avec un milieu nouveau pour lui. Longtemps les intellectuels américains, dont l'esprit de caste est flagrant, lui en voulurent d'une phrase à lui prêtée : « J'ai longtemps hésité entre la présidence des boy-scouts d'Amérique et celle de Columbia. » Quoi qu'il en soit, il découvrit rapidement la liberté de parole que détiennent encore les civils. D'aucuns lui reprochent d'en avoir abusé. « On insiste trop dans ce pays, déclara-t-il un jour, sur la sécurité, au détriment de la liberté individuelle. Si tout ce que désirent les Américains, c'est de se trouver à l'abri, ils n'ont qu'à aller en prison. »

A LA TÊTE DES FORCES ATLANTIQUES

IL se serait probablement exprimé avec autant d'originalité sur bien d'autres sujets et commençait à prendre goût aux discours en public quand, en 1950, on le rappela au service. L'expérience acquise par lui durant la guerre le désignait pour prendre la tête de l'Organisation des forces atlantiques. Comme l'avait dit un Anglais en 1945 : « Tant qu'il vivra et chaque fois qu'éclatera une crise internationale il faudra bien nous retourner vers lui. » De fait, personne depuis Wellington n'avait conduit avec autant de maîtrise des armées de nationalités différentes. Personne non plus n'avait mieux su prévenir entre elles des frictions, à priori inévitables.

C'est là le véritable don du général. Un de ses aides de camp l'expliquait de la sorte : « S'il juge que les qualités particulières à deux officiers qui ne s'aiment guère doivent se conjuguer, il fait venir les deux hommes et leur dit : « Quels que soient vos sentiments réciproques, j'ai confiance dans l'équipe que vous allez former et dont j'ai besoin. » Sans doute s'adressait-il là à des militaires. Des civils ne lui auraient peut-être pas laissé la part aussi belle. Pourtant, l'élément qui permettait au général des unions inattendues et fructueuses en résultats apparaît surtout « civil ». La nature de cet homme si viril comporte un aspect féminin, qui se traduit par un charme indéniable. Un charme physique. Nombre d'Américains, pour lesquels la souplesse dans les relations sociales fait figure d'impératif, n'en sont d'ailleurs pas dépourvus. Aussi loin qu'on remonte dans sa vie, on le découvre de rapports toujours aimables, « calme et efficace ». Mais il s'aperçut vite qu'à lui seul le travail n'aplanit pas tous les obstacles et qu'il faut se servir de ses dispositions personnelles pour aider le sort. Il s'en rendit compte dès l'enfance.

EN ÉVOQUANT LE DUR ASSAUT QUE IKE A LIVRÉ A LA VIE...

CELLE-CI, pour lui, fut rude. Né en 1890 dans le Texas, troisième de sept garçons, il appartenait à une famille très simple, fort religieuse, d'origine suisse allemande et suivant les enseignements de la secte des *Brethren of Christ*. Quand, en 1909, il termina ses études secondaires, il conclut un pacte avec son frère Edgar : chacun d'eux travaillerait un an à tour de rôle pour permettre à l'autre de passer ces douze mois à l'université. Là-dessus, il s'embaucha dans une crémerie ; il joua, comme semi-professionnel, dans une équipe de base-ball. Le jour vint enfin où il se trouva capable d'affronter l'examen d'entrée d'Annapolis, l'école navale américaine, en même temps que celui de West Point, notre Saint-Cyr. Reçu premier de ceux qui avaient déclaré ne pas avoir de préférence pour l'une des deux écoles, sa vue lui interdit Annapolis, qu'il eût préféré à West Point. Il serait donc soldat, pas marin. Il revêtit l'uniforme et se comporta comme tout élève officier qui se respecte, travaillant d'arrache-pied, « sautant le mur » et n'échappant point à la salle de police. On lui prédisait communément un bel avenir. Mais alors qu'en 1918, à vingt-huit ans, il initiait, comme capitaine, les six mille hommes du camp Colt, en Pensylvanie, à la tactique des chars, encore à leurs débuts, on appréciait surtout en lui cette simplicité, cette fraîcheur, cette franchise et cette ouverture d'esprit qui étaient déjà les siennes, petit garçon à Dennison (Texas) et à Abilene (Kansas) et qu'il n'a jamais perdues.

... CHAQUE AMÉRICAIN CROIT SE RETROUVER EN LUI

EXPLIQUENT-ELLES son *charm*, sa capacité de persuasion, la confiance qu'instinctivement il provoque ? Tous dons naturels s'ajoutant à cette patience qui lui a fait écrire : « Si des idéologies et des traditions séculaires entrent en conflit, il est vain d'espérer apaiser celui-ci en quelques années. » Attitude à retenir chez le citoyen d'un pays qui n'abhorre point la précipitation.

« Un bel homme, cordial, plein de détermination, avec un large sourire, de larges épaules, la taille un peu longue, une passion pour les tapis d'Orient, les sandwiches aux œufs frits, l'étude de la stratégie et de la tactique, les chars. En outre, il aime se lever tôt, jouer au golf, au bridge, au poker, pêcher la truite et monter en avion. »

A cette description il convient d'ajouter un talent plus qu'honorable de peintre et des dons certains de conversation. « Voilà vingt-six ans que j'écoute le général, dit sa femme. Toujours avec le même intérêt. » Ne se repose-t-il, ne se détend-il donc jamais ? Si, avouons-le : le général adore se plonger dans les Westerns, les romans de cow-boys et d'Indiens.

Selon l'optique américaine : un homme complet, par conséquent ; d'autant plus complet *qu'il a réussi*. Ses faiblesses, si elles existent, la foule les ignore. Elle s'est forgé une idée du héros. Eisenhower ne la déçoit pas.

Parmi les hommes éminents de l'époque, il n'en est guère qu'un seul avec lequel il ne se soit pas entendu ; Mac Arthur, son chef de 1933 à 1940. Sur les raisons qui les poussèrent à se séparer on ne sait rien de positif. On attribue ce mot à Mac Arthur : « Eisenhower ? Le meilleur employé que j'aie jamais eu » ; à Eisenhower, cette riposte : « Mac Arthur, pendant sept ans, m'a enseigné l'art dramatique. » Malgré la virulence de ses propos sur le général, M. Truman lui-même, pense-t-on ordinairement en Amérique, ne peut avoir perdu l'affection et l'estime qu'il professait pour « Ike ». Petites et grandes infamies de la politique !

LES AMÉRICAINS ESTIMAIENT UN CHANGEMENT SOUHAITABLE

DU moins M. Stevenson a-t-il su se les épargner. Elles ont causé plus de tort aux démocrates qu'elles n'ont fait de mal aux républicains. Car ceux-là mêmes qui admettaient (prétendre le contraire eût été absurde) l'inexpérience politique du général et le danger qu'il y avait pour le pays, en une période critique, à se mettre entre les mains d'un profane s'indignaient des tentatives faites pour déboulonner celui qui, sur un autre plan, restait une idole. Une heure avant la clôture du scrutin, des hésitants, jusqu'alors démocrates, lui donnèrent leur voix. Ils estimaient un changement souhaitable. Ils voulaient croire qu'une honnêteté reconnue triompherait des coalitions intérieures et des embûches internationales. Bien qu'ils eussent affirmé, sans y croire, que « le général pensait avec son sabre », ils préféraient son sourire au visage qui ne s'illumine qu'avec peine d'Adlai Stevenson.

Ils n'avaient pourtant pas tort, les journalistes qui s'écriaient voilà quelques semaines : « Enfin, qu'est-il arrivé à Ike ? » De toute évidence, l'atmosphère des luttes politiques ne convenait pas au général. Créé pour le grand air et une action constante, aux résultats immédiatement tangibles, on le soumettait à des pratiques regrettables. On le grimait pour la télévision. On lui imposait des costumes qui l'amincissaient. « Un veston droit et non plus croisé, et ce sont des milliers de voix qu'il conquerra chez les femmes. » On lui rédigeait ses discours. On l'entraînait dans des alliances avec des personnages qu'il jugeait de piètre valeur, dont il évitait de serrer la main. « Quand Nixon mourra, chuchotait-on, Eisenhower, vous verrez, deviendra un président tout à fait admissible. » Un jour il se révolta et déclara vouloir parler selon sa conviction intime. Mais, même physiquement, il avait changé, vieilli. Il semblait surtout avoir perdu cette foi dans les hommes grâce à laquelle il se les conciliait si bien. En s'adressant aux foules, en affirmant que, lui élu, il saurait bien « nettoyer tout cela », il semblait sous-entendre la promesse de défendre l'Amérique contre tous les politiciens (dans le mauvais sens du terme), quel que fût leur parti. Et l'on sentait alors que, victorieux ou battu, toujours il chérirait le souvenir de ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants accourus en maintes circonstances pour lui témoigner leur ferveur.

Les mères proposent en modèle à leurs fils ce militaire qui proclame son horreur de la guerre, qui ne perd pas une occasion de faire briller sa femme, qui est bon père et passe pour un cuisinier excellent.

DE L'ÉCOLE A LA MAISON BLANCHE

ÉTUDIANT : en 1909. — **PÈRE DE FAMILLE** : avec sa femme (à droite), sa belle-fille et ses petits-enfants. — **COMMANDANT** en 1945 les armées libératrices, puis mettant sur pied les Forces Atlantiques (ci-dessous, à gauche : visitant « Shape-Village »). — **DEUX FANIONS** : West Point, dont il fut élève, Université de Columbia, dont il est président. — **LA MÉDAILLE MILITAIRE** française lui a été remise en mai dernier.

LETTRE OUVERTE AU PRÉSIDENT DES U. S. A.

Monsieur le Président,

Vous voilà désigné par les suffrages librement exprimés de vos concitoyens pour la magistrature suprême de la grande République des Etats-Unis. Nous vous en félicitons chaleureusement et nous formons les vœux les plus sincères pour que les dieux vous soient favorables durant l'accomplissement de votre haute et lourde mission. L'occasion nous semble propice pour vous ouvrir notre cœur. Excusez-nous de cette liberté grande.

Dans quelques semaines, le 15 décembre, les « grands électeurs » entérineront ce verdict populaire, et le 20 janvier prochain, après avoir prêté serment sur le seuil du Capitole, vous prendrez en main le flambeau que vous ont transmis les trente-trois présidents qui vous ont précédé. C'en sera alors fini d'un interrègne qui, en fait, dure depuis deux mois, depuis que votre distingué prédécesseur a quitté la Maison Blanche pour se muer en manager électoral.

Durant cette période, toute vie gouvernementale a été quasiment suspendue. Ministres, grands commis, ambassadeurs ont cru devoir s'en tenir à une prudente expectative, tout changement présidentiel — c'est la règle — entraînant des bouleversements profonds dans le haut personnel en place.

Vous aurez d'ici le 20 janvier le loisir de vous instruire des problèmes qui sont soumis à votre sagace examen. Permettez-nous de vous en signaler un qui nous touche tout particulièrement. Vous savez lequel. Les paroles à la fois mesurées, fermes et dignes qu'a prononcées récemment notre président de la République n'ont pas été sans pénétrer vos oreilles, si assourdies que celles-ci aient été par le tonnerre des acclamations partisanes.

Une ombre a passé sur l'amitié qui lie nos deux pays. Un de vos délégués à l'O. N. U. n'a pas cru devoir observer cette trêve des affaires publiques. Son « anticolonialisme » de vieille date l'a incité à accomplir à notre égard, en ce qui concerne la Tunisie et le Maroc, un geste déplorable et contraire aux assurances qu'avaient reçues nos représentants. Geste si malencontreux que le Département d'Etat en a exprimé ses regrets. Si sincères soient-ils, ceux-ci n'ont pas suffi pour effacer l'impression laissée par cette mauvaise querelle. Le mal est, en réalité, plus profond, et si l'on ne portait pas hardiment le fer dans la plaie ce mal risquerait de contaminer l'ensemble de nos rapports et d'ébranler l'étroite solidarité scellée entre nous par tant de souffrances communes au service d'une commune cause.

Ce n'est pas seulement devant l'O. N. U. que la France a été mise en accusation, mais devant l'ensemble des citoyens américains. En parcourant votre immense et magnifique pays, M. Paul Mousset, notre envoyé spécial, a recueilli partout des échos désobligeants et peu amènes touchant notre politique en Afrique du Nord.

Quand l'accusation d'avoir violé les Droits de l'homme en tyrannisant les populations musulmanes est portée contre nous par les délégués de l'Irak, du Yémen, de l'Arabie séoudite, dont les sujets vivent misérablement sous la coupe de féodaux gavés d'or depuis que coule chez eux le Pactole pétrolier, il nous est loisible de sourire.

Mais quand le même grief se retrouve dans la bouche de citoyens américains, vous nous reconnaîtrez le droit d'exprimer notre amertume devant pareille ignorance à l'égard du comportement d'une France dont les faits et gestes sont outrageusement déformés et travestis par la propagande panarabe qui s'épanouit à travers les U. S. A. grâce à de déconcertantes complaisances.

Nous comprenons qu'un excès de « quakerisme » ait entraîné vos puritains à prendre à l'égard des peuples de couleur une position idéaliste dont on peut mesurer l'illusion à la faveur des déboires qu'elle a entraînés déjà en Asie. Nous savons l'intérêt que les vôtres portent aux Etats arabes du Proche et du Moyen-Orient en raison du rôle qu'ils seraient appelés à assumer dans la stratégie mondiale. Nous n'ignorons pas davantage le captivant attrait qu'exercent sur vos *businessmen* les richesses de cette partie du monde autant que celles du continent africain.

Mais vous comprendrez que le fait d'être vos associés dans la même œuvre de défense mutuelle nous donne le droit d'en appeler à une opinion américaine mieux informée, de souligner les graves conséquences d'une pareille incompréhension et de manifester, comme l'a fait le Président Auriol, notre tristesse devant la participation — si éphémère soit-elle — des Etats-Unis à la conjuration qui s'est nouée à l'O. N. U., de concert avec l'U. R. S. S. et ses satellites, pour arracher de notre France plus que la livre de chair que Shylock voulait arracher de la poitrine de son débiteur.

L'Afrique du Nord, monsieur le Président, c'est encore la France. Patrie des Droits de l'homme et du citoyen, elle y a accompli une œuvre civilisatrice et humaine dont elle peut tirer un légitime orgueil. Cette œuvre s'inscrit dans une politique de peuplement et d'hygiène qui a porté à plus de 3 millions et demi les 1.300.000 Tunisiens d'avant le protectorat ; dans le bilan, des hôpitaux, des écoles, des instituts, des œuvres sociales, des routes, des voies ferrées, des usines, essaimés à travers la Tunisie. De même, sous l'impulsion de Lyautey, le grand bâtisseur, elle a fait d'un Maroc livré jusque-là à l'anarchie une terre prospère et — oh ! combien — convoitée !

Puissance protectrice, la France n'entend pas s'effacer pour laisser le champ libre aux puissants seigneurs de l'Islam, associés, en l'occurrence, du communisme destructeur et de la finance internationale. Elle poursuivra sa mission qui est de guider « sagement et audacieusement » l'évolution des populations vers le progrès, cela sans se laisser détourner de sa tâche par les impatiences intérieures et par les pressions extérieures.

L'exemple de l'Indochine, monsieur le Président, devrait suffire à vous éclairer sur les dangers qui résultent pour vous-mêmes de cette offensive antifrançaise. Là aussi nous pourrions demander raison de quelques lourdes erreurs commises, depuis celle du regretté président Roosevelt, qui rêvait déjà en 1944 de placer l'Indochine sous mandat international. C'est un fait que certains de vos diplomates et de vos hommes politiques n'ont pas été sans encourager parfois la propagande du Vietminh.

Ce rappel n'est pas inopportun à l'heure où les soldats français et vietnamiens supportent héroïquement en pays thaï les furieux assauts des divisions d'Ho Chi Minh puissamment équipées par leurs supporters de Pékin... et de Moscou. Nous qui luttons là-bas uniquement pour endiguer la poussée bolchevique vers le Pacifique, votre *Mare nostrum*, nous vous demandons si vous accepterez de laisser la France supporter longtemps, seule, le lourd fardeau d'une guerre lointaine, à laquelle elle sacrifie, outre les meilleurs de ses soldats, une large part de ses moyens de défense et de son effort d'organisation militaire.

Pendant que nous y sommes, permettez-nous également, monsieur le Président, d'attirer votre attention sur les inquiétudes que ressentent les Français, soucieux de leur sécurité, devant la large part que l'on prétend faire à l'Allemagne dans le réarmement européen. Elles se sont manifestées au congrès d'un parti radical qui par la voix de votre grand ami, le président Herriot, a déjà donné, dans des circonstances difficiles, la mesure de son indéfectible fidélité à l'amitié franco-américaine.

Le Président Auriol a souligné, à son tour, et de façon émouvante, l'erreur singulière qui consiste à exalter sans cesse les vertus d'une nation dont l'agressivité a déclenché la tornade sur le monde, en les opposant à la fatigue et à l'usure d'une France qui s'est pourtant relevée miraculeusement à deux reprises de ses deuils, de ses ruines et de ses misères.

Nous sommes sensibles à l'effort de compréhension que ces avertissements ont provoqué chez certains de vos compatriotes. Il est entendu — nous en prenons acte — que nos amis américains apprécient à sa juste valeur le redressement français, que leur politique restera axée sur le rôle éminent imparti à notre pays dans la communauté européenne, mais s'ils ne sont pas résolument à nos côtés pour contester tout droit à l'O. N. U. de s'immiscer dans les problèmes de l'Afrique du Nord, le brouillard subsistera sur l'Atlantique.

L'ingratitude, monsieur le Président, n'a pas droit de cité en France. Nous n'oublions rien de ce que nous devons à la grande République et à ses enfants venus combattre à nos côtés deux fois en trente ans pour sauver les nations libres du despotisme.

Nous ne confondons pas le peuple américain avec des grands prêtres du dieu Dollar qui officient à Wall Street et dont l'influence n'est pas sans se faire sentir parfois malencontreusement dans les rapports internationaux.

Nous n'avons pas d'amitiés de rechange et nous ne cherchons pas à situer Paris strictement à mi-chemin de Moscou et de Washington. Les efforts déployés par nos neutralistes n'ont pas rencontré dans l'opinion cette résonance sur laquelle comptait Joseph Staline, maître de toutes les Russies, pour désagréger le bloc des alliés atlantiques.

Nous nous refusons à fournir en arguments vos isolationnistes et nous ne considérons pas plus vos compatriotes comme des « occupants » qu'aux heures de pure allégresse où nous les accueillions en libérateurs.

Cela nous autorisait, semble-t-il, à vous parler en toute liberté, ainsi que nous venons de le faire.

Monsieur le Président, vos sentiments à l'égard de la France nous sont connus. Ils se sont exprimés en des termes qui nous ont profondément touchés. Aussi bien, à présent que la bataille électorale est terminée, nous espérons fermement que vous vous attacherez sans tarder à remettre de l'harmonie dans les rapports entre deux peuples dont les liens sacrés les unissant ne peuvent être détendus par de passagères erreurs. Il n'est pas d'amitié, si solide qu'elle puisse être, qui soit exempte de nuages. Travailler à les dissiper, écarter ce qui divise pour rechercher ce qui unit, tel est le rôle des hommes d'Etat responsables et celui des organes qui s'efforcent d'éclairer l'opinion publique.

Pour notre modeste part, nous n'y faillirons pas. Et nous comptons sur vous, monsieur le Président, pour qu'il en soit de même de l'autre côté de l'Océan. En vous exprimant la ferme conviction où nous sommes que vous ne décevrez pas notre espoir.

AUX QUATRE COINS DU MONDE

UNE VILLA AU FIL DU MISSISSIPI...

N exemple pour les expropriés du monde entier! Le propriétaire de cette maison, à Red Wing, sur le Mississipi, dut céder la place au chantier de nstruction d'un marché couvert. Ne trouvant pas de terrain libre dans la même calité, il a posé son « home » sur flotteurs et, après remorquage, a élu domicile à Hasting, 20 miles en amont, sur de nouvelles fondations.

... DES VILLES FLOTTANTES SUR L'HUDSON RIVER

MEDIA », « Mauritania », « Queen-Elizabeth », « Georgie », « Liberté », « United-States » (Ruban bleu 1952), « Comte-Biancamo », tels sont les noms — dont certains prestigieux — des « liners » qu'on pouvait voir alignés, **de gauche à droite**, il y a quelques jours, dans le port de New-York. Semblable rassemblement de paquebots géants est rare, même dans le plus grand port du monde.

PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

11 NOVEMBRE 1952... LA FRANCE EST-ELLE DÉFENDUE ?

On est en droit de se le demander quand on connaît les délais nécessaires, après mobilisation, à quatre de nos divisions dites « de couverture » pour être en mesure de participer à la « bataille des frontières », quand on pense que notre budget militaire n'attribue qu'un huit centième de son total à la convocation des réserves, quand on entend des jeunes se plaindre de ne pas connaître leur affectation en cas de guerre — et que dire des autres ! Tout laisse supposer une mobilisation réduite et lente. Serait-ce donc la solution désirable devant les dangers qui nous menacent ?

Les insouciants diront : « Qu'importe, la défense atlantique n'est-elle pas là pour y parer ? » Et les gouvernements responsables n'ont pas encore d'autre politique. Tout se passe comme si la défense du pays consistait uniquement à fournir un certain nombre de divisions à l'Organisation atlantique et à prévoir à l'intérieur un simple renforcement du service d'ordre.

Sans vouloir préjuger la stratégie atlantique, celle-ci ne paraît rechercher pour l'instant qu'une simple couverture frontale plus ou moins près du rideau de fer. Vue de quelque astre au-dessus de la planète, on peut concevoir qu'elle n'ait d'autre but que de permettre une puissante intervention venant d'un point quelconque du globe quel que soit son éloignement et dont la réussite n'est pas intimement liée aux fluctuations de la défense sur notre minuscule péninsule européenne. Notre optique est différente de celle de Washington. Elle a tout de même un certain intérêt !

POUR LA FRANCE, LA COUVERTURE EST LE PROBLÈME MAJEUR

Je crains que l'unique préoccupation actuelle ne soit : « Faisons un front, on verra plus tard ! »

Or la disproportion des forces en présence, dont on parle souvent, ne sera pas compensée parce qu'on aura aligné soixante divisions devant le mur de fer. Le nombre de divisions actives que nous serions capables de mettre sur pied dans les années à venir ne serait pas suffisant pour apporter le concours souhaitable à la simple couverture frontale atlantique. L'énorme prix de revient d'un tel système ferait toujours reculer les gouvernements. Des quinze divisions que nous devions primitivement fournir cette année, nous voilà seulement à huit réelles et quatre hypothétiques !

Malgré tous les perfectionnements de la technique, la question des effectifs est cependant inéluctable, la guerre de Corée en a témoigné.

Serait-il d'ailleurs admissible qu'une simple percée comme celle des Allemands sur la Meuse en 1940 puisse entraîner sinon l'effondrement des armées alliées, du moins la perte d'une bataille qui entraînerait l'occupation d'une vaste étendue du territoire national ?

LA GUERRE SERAIT IMMÉDIATE ET TOTALE. La couverture doit donc l'être aussi. C'est un véritable matelas de protection qu'il faut étendre d'un seul coup sur toute la surface du pays.

Ne convient-il pas de trouver une tactique qui rende de plus en plus précaire la situation des pointes avancées de l'ennemi et qui substitue au complexe d'infériorité qui propage la déroute la volonté d'anéantir, n'importe où, un ennemi de plus en plus aventuré ? Il importe donc de « meubler » un champ de bataille dont la profondeur doit se concevoir à l'échelle des moyens d'aujourd'hui.

Mais la question ne se limite pas là. La notion de « front » est complètement dépassée dans un problème où l'ordre psychologique vient rejoindre l'ordre tactique.

Et quel front pourrait nous séparer maintenant d'un adversaire éventuel qui est déjà installé chez nous ? L'armée de la collaboration est prête à entrer en ligne.

Le moment venu, l'agresseur emploiera tous les moyens, et la guerre recouvrira d'un seul coup le sol entier de la patrie. Par une offensive brutale il s'efforcera de percer et de submerger

→

LA VIE MONASTIQUE SE TRANSFORME

Si l'on osait employer ce mot en pareille matière, on écrirait volontiers que les couvents de femmes vont connaître une « révolution ». Une crise s'y manifestait, la plus grave : celle des vocations. Depuis vingt ans le recrutement diminuait. Récemment les supérieures générales des ordres féminins, réunies en assemblée à Rome, s'étaient préoccupées de remédier à cette crise et avaient envisagé des adoucissements aux règles séculaires. Le pape, d'ailleurs, leur avait lui-même montré le chemin de la réforme en leur disant : « Prenez soin que vos mœurs, le genre de vie et l'ascèse de vos familles religieuses ne constituent une barrière et une cause d'insuccès. » Et voici qu'on annonce que les cloîtres vont s'entr'ouvrir, que les Sœurs des ordres contemplatifs prendront des contacts avec le monde extérieur. Le costume religieux aussi va changer. Ce costume, à la fois « pratique et digne », a dit le Saint-Père, permettra aux religieuses une existence mieux adaptée au temps actuel... Et même de jouer au basket-ball plus commodément que ne peut le faire celle que montre notre photographie.

SOUS L'AUTOMNE PRINTANIER, DES FOURRURES !

Les derniers beaux jours — tardivement prolongés — n'empêchent pas les Parisiennes de se soucier des rigueurs du prochain hiver. Et cette présentation de fourrures par d'élégants mannequins sur la place de l'Opéra est venue rappeler cette précaution à celles qui l'auraient négligée.

AUX QUATRE

CETTE BOUE DANS NAPLES NE VIENT PAS DU VÉSUVE

La coulée dont les employés de la voirie, avec leurs voitures à chevaux, s'efforcent de déblayer les rues de Naples ne présente aucun caractère alarmant. Elle n'est pas en effet formée de laves, mais de boue et de pierres entraînées par les torrents qu'ont grossi les pluies diluviennes. Pour une fois le fameux « baiser de feu » a été plutôt mouillé qu'incandescent ! On n'a eu à déplorer que des dégâts matériels, mais importants. Toute la population s'est attelée au déblaiement, et les sciuscias s'en sont donné à cœur joie de patauger.

11 NOVEMBRE 1952, PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

ce fameux front pour lancer à l'intérieur des pointes hardies, dernier argument en faveur de la soumission, suivie de la collaboration, après celui des bombardements et des destructions menaçant toute possibilité de vie. Sur un terrain déjà préparé matériellement et psychologiquement il enverra par les airs des forces prêtes à encadrer et à diriger l'action contre les dernières velléités de résistance nationale.

LA COUVERTURE EXIGE UNE MOBILISATION TOTALE ET SANS DÉLAI

Il serait vain de s'en prendre aux stratèges : ce sont nos *institutions militaires* qui sont entièrement à refondre. Il n'est plus possible de séparer le problème de la couverture et de la constitution du corps de bataille de celui de la mobilisation.

Il faut substituer à un système de mesures partielles prises en profondeur celui d'une mise sur pied immédiate de toutes les formations nécessaires aux différentes missions : bataille générale, défense en surface et en profondeur, auto-défense, sécurité. Quant à la couverture frontale, elle doit être prête à 100 % dès le temps de paix, tandis que le service national doit permettre le jeu des fonctions indispensables à la subsistance et à la vie du pays.

A la mise sur pied des unités de réserve on objecte le manque de matériel. Or il ne s'agit pas pour elles de participer d'entrée de jeu à des opérations actives, mais de se battre éventuellement sur place, dans un dispositif que préfigure leur mobilisation. Dans ce but, il leur suffit, sous une couverture aérienne puissante, de disposer de leur armement léger et antichars. C'est dans cet ordre d'idées qu'il importe de faire, d'urgence, l'effort nécessaire.

Il ne peut plus y avoir de distinction entre l'armée et la nation : la nation armée constitue l'ensemble des forces dont le pays doit pouvoir disposer pour se défendre. Il ne saurait exister non plus de différence essentielle entre l' « active » et la « réserve » : tout service est par définition « actif ».

Ce qu'il faut instaurer, c'est un cycle de services actifs dans un cadre aussi cohérent que possible, depuis la préparation militaire obligatoire jusqu'à la participation à la défense locale. A base de recrutement régional, le service s'accomplira d'abord dans les forces de couverture — mêmes unités pour une même région —

UNE MOBILISATION TOTALE suppose une mentalité particulière : il faut que chaque Français sente qu'il ne saurait s'en remettre à d'autres que lui-même pour tout ce qu'il peut et doit faire pour la défense du pays.

puis dans les unités régionales de deuxième échelon, dans le cadre desquelles se sera effectuée la préparation militaire.

On opposera encore à ce système la menace intérieure communiste. Mais la communauté armée-nation n'est-elle pas le meilleur moyen de contre-battre l'influence de ceux qui chercheraient à organiser ces brigades de choc auxquelles Staline demande de paralyser les pays occidentaux ?

Nous sommes à l'époque des conflits idéologiques. Il n'y a plus de par le monde une

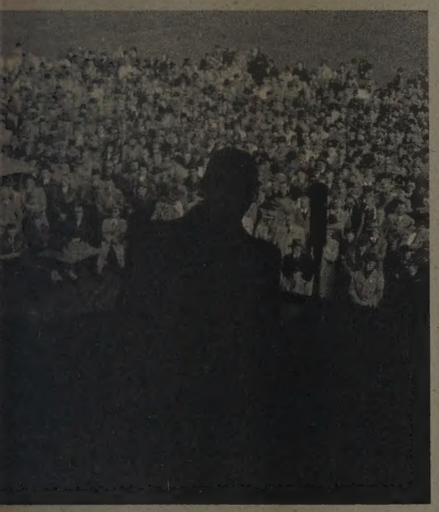
DOINS DU MONDE (SUITE)

LE REMORDS N'HABITE PAS E CŒUR DES TORTIONNAIRES

Es Alliés ont, paraît-il, commis des erreurs monstrueuses lorsque, après la capitulation du Reich, ils ont prétendu cataloguer les criminels de guerre. Tel est du moins l'avis l'ex-général de parachutistes Ramcke, qui, Verden (Basse-Saxe), devant le congrès des ciens Waffen SS — photographie ci-dessous — fait cette déclaration stupéfiante :

« Les vrais criminels de guerre sont ceux qui t fait cette paix malheureuse, qui ont détruit s villes entières sans raisons tactiques, qui ont ncé les bombes sur Iroshima et qui fabriquent nouvelles bombes atomiques. C'est pour nous honneur que d'avoir figuré sur la liste noire l'ennemi, etc. »

Si l'on accepte la définition du criminel de erre proposée par le général Ramcke, il ut évidemment considérer comme d'innocents neaux les incendiaires de Coventry, les techni- ns du génocide, les spécialistes du four cré- atoire, les assassins d'Ascq et les massacreurs Oradour. Et l'on comprend que l'ex-général SS einer ait pu qualifier d' « infiniment regret- bles » les propos de son collègue, désavoués ailleurs par le gouvernement de Bonn.



MARLÈNE SOUFFLE LES SEPT BOUGIES DE L'O.N.U.

Née a San Francisco, l'O. N. U. a fêté ses sept ans à New-York, où elle siège actuellement. Pour éteindre les bougies du gâteau d'anniversaire M. Trygve Lie, secrétaire général, a eu recours à l'aide de Marlène Dietrich, faisant ainsi passer sur les Nations Unies le souffle de « l'ange bleu ».

DES TROUS DANS LE RIDEAU DE FER !

Le nombre des réfugiés qui renoncent aux joies de l'Allemagne soviétisée s'enfle de manière impressionnante : cinq mille trois cent quarante et un transfuges au cours de la première semaine d'octobre. La plupart de ces émigrants clandestins sont des jeunes gens qui veulent échapper à l'enrôlement dans l'armée d'Allemagne orientale. Détail pittoresque : un berger a réussi, à la faveur du brouillard, à gagner Berlin-Ouest avec huit cents moutons !

lace, si petite soit-elle, pour la neutralité. Au este, c'est l'âme du pays, sa raison spirituelle exister qui sont en jeu. On ne saurait s'en mettre dans un tel débat à un instrument rticulier, si bien doté fût-il du point de vue chnique. C'est la nation elle-même qu'il faut réparer matériellement et moralement.

Quand on doute de pouvoir imposer dès le mps de paix les disciplines nécessaires pour us au moment de la guerre on élude *le*

LENINE DISAIT, en substance, des États dits « capitalistes » : « Je les attaquerai quand je les aurai pourris. » La vraie parade est donc de rester sain !

éritable problème, qui est d'ordre moral. Ces sciplines devraient être *le « catéchisme » d'une ducation nationale* qu'il est grand temps de dresser vers le but suprême : la protection de otre civilisation.

Il importe donc d'édicter des lois qui, en concrétisant ces disciplines, rendront à la France la sensation de sa force en exaltant son âme.

Un pays couvert matériellement et moralement, si disproportionnées que soient les forces en présence, ne saurait être attaqué *par surprise.*

UNE NATION N'EST VRAIMENT DÉFENDUE QUE PAR ELLE-MÊME!

On voit combien il serait vain de s'en remettre pour un tel problème à l'Organisation atlantique ; et combien plus vain et dangereux d'en charger une Haute Autorité supra-nationale maniant une armée européenne intégrée !

Comment pourrait-on lui confier les forces actives sans mettre irrémédiablement en cause à la fois la couverture du pays et sa mobilisation ? Un système de mobilisation suppose un état d'esprit. Une mobilisation ne peut être que nationale. On ne peut séparer la nation de son armée sans briser tous les ressorts de sa défense.

Une nation n'est vraiment défendue que par elle-même !

PROPOS DU SCEPTIQUE

Particuliers, hommes publics, nations, groupements de peuples vivent de plus en plus sous le régime de l' « inexactitude de la position de la question ». De ce fait, ils éprouvent les plus grandes difficultés à se comprendre entre eux, voire à se comprendre eux-mêmes. Leur donner une langue universelle est une préoccupation qui devait naturellement venir à des esprits pleins de bonnes intentions.

Au vrai, depuis la tour de Babel, la confusion n'a fait que croître et embellir. Aux infirmités naturelles du cerveau humain s'est ajoutée la multiplication des moyens d'expression. A l'époque même où le français triomphait dans les échanges internationaux, un esprit subtil essayait de lancer sur le marché mondial un langage apatride de sa fabrication : le volapük. L'invention fit long feu. Mais l'idée devait en être reprise de nos jours. Soumise à des trituration barbares, elle engendra l'esperanto, dialecte composite à prétentions œcuméniques. On ne sait ce qui cloche dans l'esperanto. Toujours est-il que, ignoré des foules autant que des élites, il apparaît comme une aimable fantaisie à la plupart de nos contemporains. Ceux-ci, tout compte fait, aiment mieux s'encombrer de trois langues diplomatiques, l'anglais, le russe et le français — ce dernier étant d'ailleurs tenu en suspicion à raison de son évidente clarté — que s'astreindre à en cultiver une seule, mais précisément entachée d'inculture.

Dans cette pénible conjoncture, il faut sans doute rendre grâce à M. Capelle, recteur de l'Académie de Nancy, d'avoir osé braver les ricanements de la sottise planétaire en proposant de restaurer le latin dans ses antiques prérogatives. Depuis deux millénaires, la plus remarquable, la plus vieille et la plus cohérente des institutions humaines, l'Eglise catholique, ne promulgue-t-elle pas ses lois ; ses prélats, dans leurs conciles, ne délibèrent-ils pas dans la langue de Cicéron ? Les avis de l'Eglise ne sont-ils pas immédiatement compris des clercs de toutes races dans leur sens exact ? Pourquoi, dans ces conditions, ne pas mettre au service des activités profanes l'instrument qui règle avec tant de précision les activités sacrées ?

— Ouais ! objectent les sceptiques d'une autre école que la nôtre, demandez donc à votre M. Capelle de nous traduire en bon latin : cyclotron, rugbyman, jumping, off shore, holding, krach, pool et boom ?

Qu'on se rassure. La chose n'est pas impossible. Mais si, comme il est probable, elle finit par ne pas se faire, c'est que les particuliers, les hommes publics, les nations, les groupements d'individus ou de peuples ont peut-être beaucoup plus le désir de s'entendre parler que celui de s'entendre !

TOURMENTE NATIONALISTE SUR L'AFRIQUE ORIENTALE

LA RÉVOLTE DES MAU-MAU

COLONIE MODERNE ET PROSPÈRE, LE KENYA VIT SOUS LA MENACE DES TERRORISTES XÉNOPHOBES

LES MEURTRIERS ÉTAIENT PARMI LES SIENS : l'une des plus récentes victimes des Mau-Mau fut Waruhiu Wa Kingu, chef de la tribu des Kikuyu, où la secte terroriste recrute ses adhérents. Sur le cercueil, l'Union Jack symbolise la fidélité du défunt à la Grande-Bretagne.

De l'immense Asie, où ils ont trouvé leur plein épanouissement, les courants raciaux, nationalistes et « antiblancs » ont essaimé sur le continent noir. Tandis que la Ligue arabe s'efforce de faire pénétrer sa propagande séparatiste dans notre Afrique du Nord, les Britanniques voient leur influence et leurs intérêts mis en cause, de façon parfois brutale, depuis la zone de Suez et le Soudan jusqu'aux parages du Cap.

La crise qui sévit dans l'Union Sud-Africaine depuis le durcissement de la politique de discrimination raciale pratiquée par le gouvernement Malan prend, en effet, une tournure inquiétante : de passive, la résistance des « coloured » tend à devenir active. La Rhodésie du Nord souffre, elle, d'une poussée de grèves déclenchées par les mineurs noirs syndiqués, qui réclament l'égalité de traitement avec les Blancs.

Enfin le Kenya, dont les Anglais s'enorgueillissent d'avoir fait, sous les tropiques, une colonie prospère entre toutes, est actuellement le théâtre d'une sanglante agitation xénophobe.

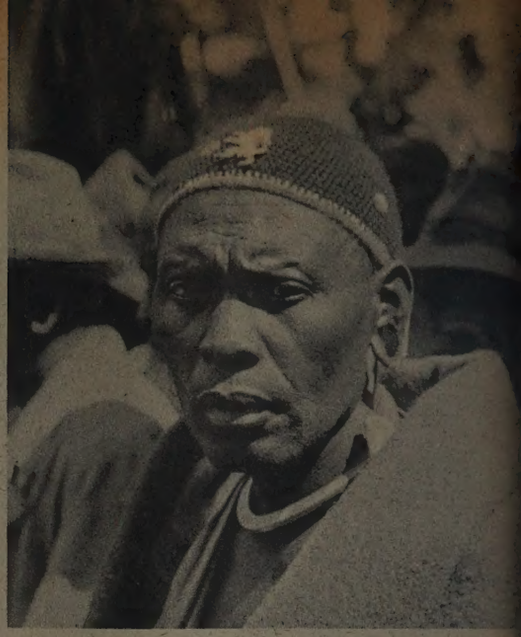
Dans *France-Illustration*, M. Edouard Berlan, de retour du Kenya, signalait déjà, dès septembre 1949, le mécontentement que la répartition des terres les plus fertiles des hauts plateaux entre quelques milliers de colons avait provoqué parmi les Kikuyu, la tribu la plus évoluée du Kenya, qui rassemble un million d'indigènes environ sur les cinq millions que compte cette colonie. Un groupement politique nationaliste, agissant au grand jour et reconnu par les autorités britanniques, s'était fait le champion des revendications de ces indigènes. Mais une secte secrète, les « Mau-Mau », recrutée parmi les Kikuyu d'une réserve au nord de Nairobi, se livre depuis plusieurs mois à des opérations terroristes. Au cours d'attaques contre les fermes et contre les missions, une cinquantaine de Blancs, dont plusieurs femmes, ont été massacrés par les « Mau-Mau » ; leurs attentats se sont également portés contre les chefs indigènes qui faisaient montre d'un esprit plus libéral.

L'émotion provoquée parmi la population par les derniers forfaits des « Mau-Mau » s'est fait jour aux funérailles d'une des victimes, le patriarche Waruhiu Wa Kingu, auxquelles assistaient le nouveau gouverneur du Kenya, sir Evelyn Baring, lui-même menacé de mort par les « Mau-Mau », des clergymen de toutes les Eglises, des chefs des communautés indigènes et asiatiques, car les Hindous sont nombreux dans cette colonie.

La réaction britannique contre ces actes de terrorisme racial a d'ailleurs été aussi ample que rapide. L'état d'alerte a été proclamé dans tout le territoire, un bataillon de fusiliers du Lancashire, arrivé par avion de Suez, et des renforts en provenance de l'Ouganda, du Tanganyika sont venus appuyer l'action des forces indigènes locales, tandis que le croiseur *Kenya* mouillait à Mombasa.

Ce déploiement de moyens d'autorité a produit son effet. Sans même qu'un coup de fusil eût été t la police et les troupes ont entouré la réserve Kikuyu, où leurs investigations ont amené l'arres tion d'une centaine d'indigènes, « Mau-Mau » ou suspe de complicité, parmi lesquels le chef de l'Union africa du Kenya, Komo Kenyatta, et le secrétaire général de groupement, Jessie Karioki. Des avions ne cessent survoler les réserves montagneuses où se sont, pense-t- abrités les auteurs des attentats perpétrés durant derniers mois. A Nairobi les Blancs vont recevoir armes automatiques et les munitions qu'ils réclamaie

A Londres, le ministre des Colonies, M. Oliv Lyttleton, a annoncé son départ pour le Kenya, où se rendra compte de la situation et des moyens mis œuvre pour remédier à cette crise de fanatisme dont Anglais se préoccupent d'autant plus que le Keny outre ses abondantes richesses naturelles, est consid comme un bastion de première importance dans stratégie africaine.



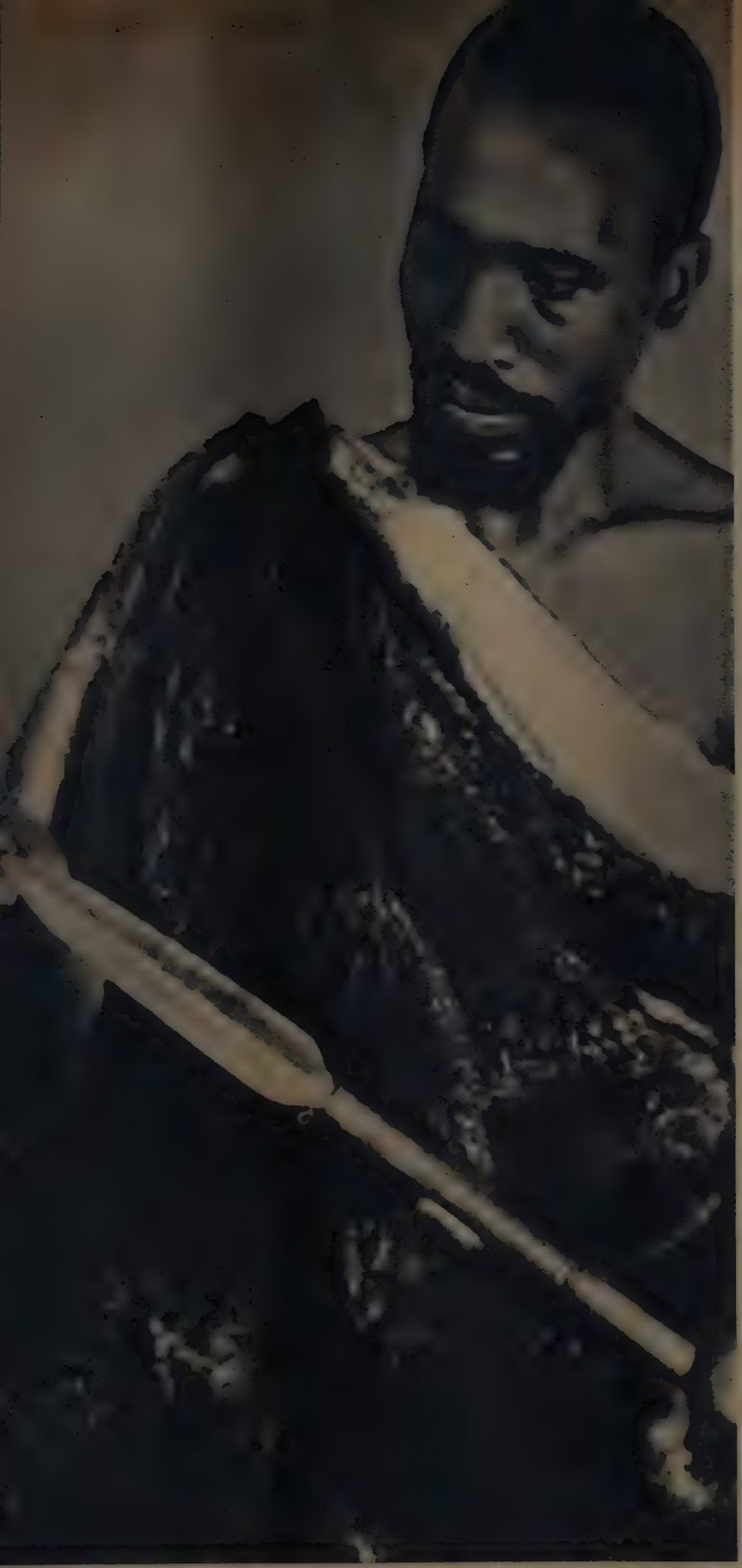
L'INQUIÉTUDE se lit sur le visage de cet autre c A qui les fanatiques porteront-ils leurs prochains cou

CES 2 HOMME SONT MENACÉS...

SUBIRONT-ILS LE SOR DE CELUI-LA ? (A GAUCH

L'ENNEMI N° 1 des Mau-Mau : Sir Evelyn Baring, g verneur du Kenya, qui a pris de sévères mesures d'ord

Photographies Atlantic Press, Associated Press, Agip.

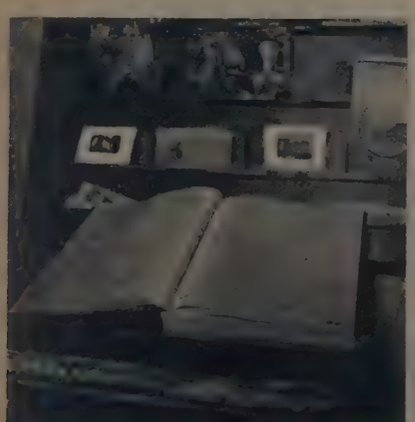


KOMO KENYATTA, leader du Mouvement de l'Union africaine **(en haut, à gauche)**, arrêté parce que suspecté de connivence avec les Mau-Mau, a vécu en Angleterre, où il a épousé la fille d'un ingénieur. Les notables des autres tribus indigènes **(ci-dessus)** sont restés loyalistes. Blancs et Noirs mêlés assistaient aux obsèques du chef assassiné ; la bénédiction fut donnée par un Révérend écossais.

A VÉRONE

TOMBEAU DE JULIETTE. Cette oriflamme, sous l'ombrage des marronniers, annonce la sépulture où les couples viennent en un pèlerinage d'amour.

LE COURRIER DU GARDIEN : du monde entier des amoureux blessés lui content leur peine, entendant se confier ainsi aux mânes de Juliette.



LE LIVRE D'OR est couvert de signatures innombrables, dont beaucoup furent déposées par des personnages illustres.

LE SÉPULCRE ne ressemble guère à celui que décrit Shakespeare : « L'antique réceptacle qui a reçu depuis tant de siècles les ossements des ancêtres. » **Ci-dessous :** la chambre de Juliette... à la Comédie-Française.

Ci-dessus : à quelques pas du tombeau un tableau de facture romantique rassemble les deux héros. — **Ci-dessous :** le tombeau sur la scène du « Français ». — **A droite :** André Falcon-Roméo et Renée Faure-Juliette.

« FRANCE-ILLUSTRATION » PUBLIE DANS CES PAGES DES PHOTOGRAPHIES EXCLUSIVES MONTRANT LE TOMBEAU DE JULIETTE TEL QU'ONT PU LE VOIR LES TOURISTES DE PASSAGE A VÉRONE

L'OPINION D'YVES GANDON SUR ROMÉO ET JULIETTE

SHAKESPEARE avait-il jamais rêvé pareil déploiement de luxe pour une de ses pièces ? Eh non ! Des écriteaux suffisaient à sa troupe de joyeux drilles pour marquer les changements de décor, le reste était laissé à leur verve, à leur fantaisie.

Je ne m'empresserai pas toutefois de critiquer la Comédie-Française et M. P.-A. Touchard pour le somptueux spectacle auquel ils convient leur public. Le décor de Wakhévitch est simplement admirable : deux hauts escaliers réunis par un pont qui fait communiquer deux palais, et, sous ce pont, tout l'espace nécessaire pour créer un fond de ville apte à se transformer en salle de bal, cellule de couvent, chambre de Juliette, crypte funéraire. Que l'obscurité se fasse sur la scène, et tout là-haut voici qu'apparaît le lumineux balcon.

Faut-il parler des costumes de Marcel Escoffier ? Ils font briller toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et tous les mouvements de masses sont un enchantement pour l'œil. Louons sans réserve le metteur en scène, Julien Bertheau. Il a mené son affaire avec une virtuosité, disons mieux, une maîtrise remarquable.

Alors ? Alors d'où vient cet embryon de lassitude qui, dans la seconde partie du spectable, peu à peu envahit l'esprit ?

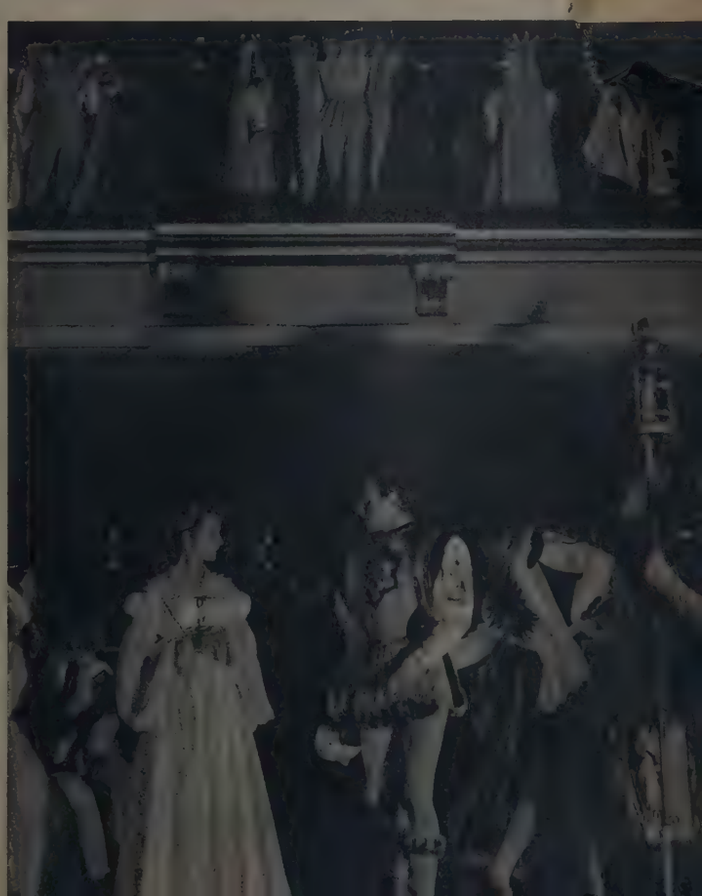
Roméo et Juliette est, parmi les pièces de Shakespeare, une des plus échevelées, dans tous les sens : la plus pure et aussi la plus passionnée dans l'expression de l'amour, la plus violente et la plus libre, tout près de l'obscénité par la bouche de la Nourrice ou de Capulet injuriant sa fille qui refuse d'épouser Pâris, la plus contournée et toute pleine de grâces lunaires dans les couplets de Mercutio. L'adaptation de Jean Sarment, respectueuse du sens, a cependant noyé les oppositions dans un flux égal qui chatouille indéfiniment l'oreille même quand il devrait la heurter.

L'INTERPRÉTATION, bonne dans l'ensemble, a suivi le sens légèrement « dérivé » du texte français. Seule Mme Béatrice Bretty, trépidante, catapultueuse Nourrice, a gardé dans la vivacité colorée de son débit la tradition élisabéthaine. André Falcon est un Roméo blond et bien nourri. Il fait de son mieux et ne s'en tire pas mal, mais son physique flatteur est à peu près inconcevable pour le personnage. On s'en voudrait d'adresser le moindre reproche à Mlle Renée Faure. Qu'elle ouvre la bouche, et à cette voix d'or, tout grief s'éteint. Ses gestes sont parfaitement mesurés, sa mimique, exemplaire. Mais peut-on lui accorder l'âge du rôle, qui est, ne l'oublions pas, quatorze ans ?

De Julien Bertheau, bouillant Mercutio, à Jean Piat, sympathique Benvolio, d'Henri Rollan, plein d'onction en Frère Laurent, à Jacques Eyser, tous méritent qu'on leur rende hommage.

Concluons seulement que la somptuosité du décor en charmant l'œil peut égarer l'oreille, que le texte aurait dû garder une rudesse un peu fauve. Reste le personnage de Roméo. La Comédie-Française n'en possède-t-elle pas un, animé d'une sombre flamme, brun, maigre, la mèche sur l'œil, la prunelle en feu ? Il appartiendra peut-être à Pierre Descaves d'essayer l'an prochain cet oiseau rare, encore un peu tendre. Il tenait, cette fois, le modeste rôle du prologue et s'appelle Jean-Pierre Jorris.

Photographies Albane et Lipnitzki.



La rencontre des deux amants : à cet instant se noue un drame éternel.

REPRESENTACION DE MESSIRE IEHAN CARONDELET HAVLT DOYEN DE BESANCON EN SON EAGE DE 48 A

Rubens. JEUNE FEMME BLONDE.

Gossaert. PORTRAIT D'HOMME.

CENT PORTRAITS FLAMANDS A L'ORANGERIE

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Cette réunion de visages au musée de l'Orangerie nous apporte une foule de témoignages esthétiques, psychologiques, moraux ou sociaux d'un intérêt capital sur une époque et sur un pays où l'art du portrait s'est épanoui avec splendeur.

Le pays, c'est celui de l' « école des anciens Pays-Bas » chère aux historiens d'art, c'est-à-dire qu'il s'inscrit, à peu de chose près, dans les limites de la Belgique d'aujourd'hui. L'époque s'étend de Van Eyck (avec un tableau daté de 1439) à Jordaens (dont la *Dame âgée* est de 1641) : environ deux siècles durant lesquels la peinture européenne a gravité autour d'un axe dont les extrémités reposaient sur l'Italie du Nord et sur les Flandres.

La monotonie serait à craindre si, durant cette période, de grandes métamorphoses ne s'étaient opérées dans la représentation de la figure humaine et dans la conception de l'homme même. Nous passons insensiblement de l'âge gothique à la Renaissance, puis à une vision nouvelle, où la vie s'extériorise, dont Rubens est le plus éloquent représentant.

Tout d'abord il y a un air de famille répandu sur ces visages concentrés où le regard semble bien plus exprimer l'âme que scruter le monde. Qu'ils soient de noblesse ou de bourgeoisie, les hommes ont une attitude grave et digne, et c'est seulement à la fin du XVI^e^ siècle que nous les verrons prendre des poses avantageuses et participer à ce qui se passe en dehors d'eux-mêmes. Les femmes s'enveloppent du pieux silence des vertus assoupies ; sous les cornettes paraît toujours flotter une douceur de béguinage.

Le portrait qui nous attache le plus profondément est celui que nous avons cité comme le plus ancien de cette assemblée : Jean Van Eyck a représenté une femme dont le visage, encadré d'une étrange coiffure, n'est plus celui de la jeunesse mais pas encore celui de la vieillesse ; il rayonne de candeur — malgré les lèvres pincées — au-dessus d'un jeu de couleurs sombres que composent la robe rouge, la ceinture verte et la fourrure grise.

Van der Weyden est absent. Mais Memling — qu'il est de mode aujourd'hui d'un peu mépriser — est superbement représenté, entre autres, par le portrait de Marie Moreel, de Bruges, dit *la Sibylle*, par celui de Giovanni Candida, d'Anvers, et par *la Vieille Femme*, du Louvre, qui reste un témoignage d'humanité fort impressionnant. *Jeanne la Folle* et, surtout, *le Chevalier de la Toison d'or*, au pur regard rêveur, par le Maître de la légende de la Madeleine, sont deux pièces d'une éblouissante facture de détails et d'une intense valeur expressive.

Il n'est pas de meilleure transition entre l'homme du moyen âge et celui de la Renaissance que les effigies de Quentin Metsys, qui nous montre notamment un Erasme et un Pierre Gilles au milieu de leurs rayonnages de livres. Un réalisme plus accusé, la vérité sensorielle, traitée avec une prodigieuse habileté, pénètrent avec Joos Van Clève et surtout avec Mabuse, dont le donateur aux pâles mains jointes et le hautain portrait d'homme (du Mauristhuis) sont d'une présence hallucinante.

Les peintres flamands — peut-être à l'exception de Breughel — ont tous exécuté des portraits. Plusieurs étaient spécialistes qui, dans le genre, ont excellé. Antonio Moro, d'Utrecht, fut le portraitiste attitré de Philippe II et apporta à la peinture l'esprit du Titien, qui régnait alors en Espagne. Deux tableaux en sont présentés : le nain du cardinal Granvelle et le portrait du fort sévère Goltzius. Portraitistes spécialisés aussi les Pourbus, Franz Floris, Willem et Adrien Key, formés dans les mêmes ateliers, mais auxquels leur destin et leurs voyages à l'étranger confèrent leur individualité.

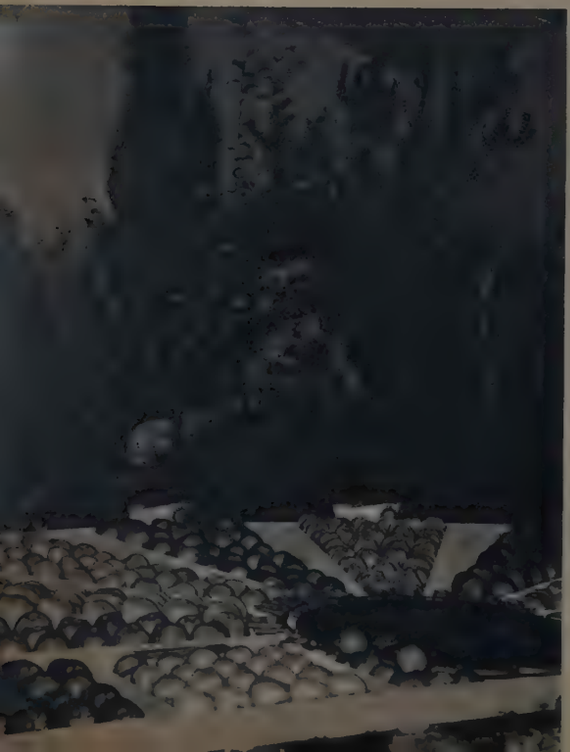
Un coup de pinceau plus large et plus libre, la vie physique exprimée plus librement au détriment de la vie intérieure, voilà ce qui caractérise le portrait flamand au seuil du XVII^e^ siècle, lorsque Rubens lui communiquera ses prestiges éblouissants. Son ami Corneille de Vos est fort bien représenté (*le Peintre et sa famille, les Jumelles, Abraham Grapheus*, d'une vérité que l'on dirait poussée à la caricature).

C'est la pleine gloire des portraitistes anversois. Jordaens peint la riche bourgeoisie de négoce dans un épanouissement corporel et moral qui fait songer aux farces de Molière. Pour Van Dick comme pour Rubens les Flandres deviendront alors un champ d'action trop plat et trop étroit. Il leur faut parcourir l'Europe pour peindre les princes et les rois.

ossaert. — HOMME EN PRIÈRE.
'anneau gauche d'un diptyque.

Chacun à sa place...

LES PAYSANNES SUR LE COURS ALBERT-Ier, LES CHIENS E

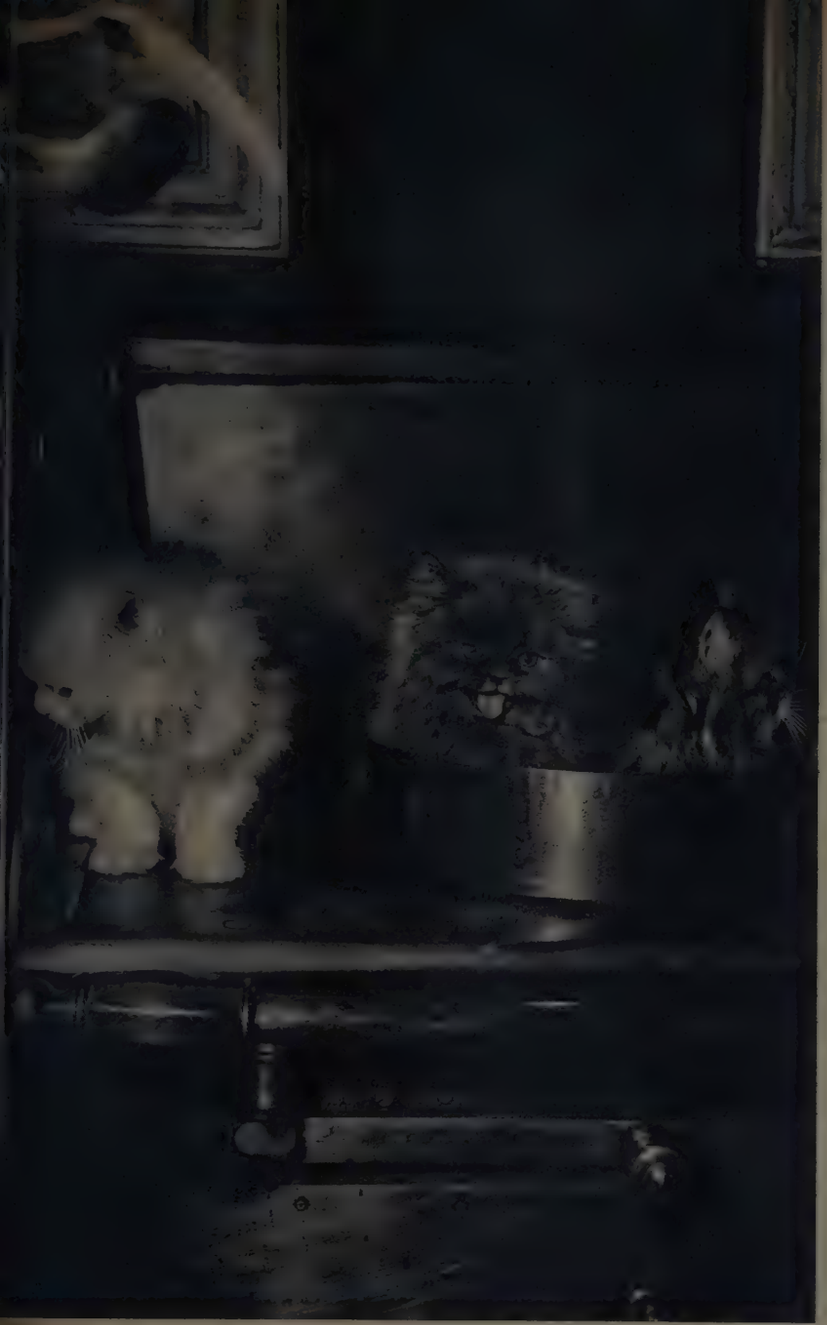


La saison 1952-1953 s'était ouverte dans la capitale par une débauche de Salons où triomphaient les techniques. Profitant d'un dernier sursaut des beaux jours, la nature a effectué un retour offensif : règnes animal et végétal prenaient leur revanche sur le minéral. Revanche teintée d'une nuance d'originalité qui permit aux photographes de fixer des instantanés inattendus.

Ainsi cette invasion des bords de la Seine par une cohorte de jeunes « paysannes » dont les robes claires s'épanouirent un beau matin parmi « les Fleurs et Fruits de France » exposés sur le cours Albert-Ier. Ces costumes agrestes ne faisaient, il est vrai, que souligner le charme tout parisien de celles qui les portaient, charme dont le président Auriol, inaugurant l'exposition, tint à les féliciter, en même temps que de la beauté des fruits qu'elles lui présentaient.

Les fleurs étaient également à l'honneur à la traditionnelle exposition des chrysanthèmes de la porte d'Auteuil, et ces mêmes chrysanthèmes firent irruption à l'Exposition canine internationale, où leurs bouquets trouvèrent des rivaux inattendus dans les terriers de Lhassa.

Les pommes sont abondantes cette année. Mais la quantité ne nuit en rien à la qualité. A droite, le géant débonnaire et le nain indiscret : chow-chow et pinscher.



POT, LES CHATS A LA CASSEROLE, LES OISEAUX AU MICRO

Si les chiens étaient rassemblés salle Wagram, les chats, dédaignant cette enceinte vouée d'ordinaire aux combats de boxe et aux meetings politiques, avaient tenu, à l'occasion de la vingt-sixième exposition féline, à réunir leurs aristocratiques personnes dans un grand hôtel proche des Tuileries. Que l'on se rassure, la cuisine de cet hôtel ne sert pas de civets suspects. Les jeunes seigneurs que montre notre photographie avaient seulement trouvé en cette casserole un nid commode.

Dans un autre hôtel de la rive droite — place de la République — la « Ligue pour la protection des oiseaux » avait groupé dix mille de nos amis ailés. Le perroquet de l'Amazone, interviewé par notre ami Pierre Ichac pour les auditeurs de la Radiodiffusion française, s'abstint sans doute de traiter le grave sujet sur lequel les organisateurs avaient voulu attirer l'attention du public : les bienfaits rendus par les oiseaux à l'agriculture. Avec « les Fleurs et Fruits de France » le cercle était bouclé.

Photographies *France-Illustration*
(Henri Parnotte, Roger Boulet, Pierre Bizet).

A gauche : le titre de « plus beau chat du monde » est allé à un persan bleu. Déception. **A droite :** au delà des grilles, ce sont les visiteurs qui semblent encagés.

EN AOÛT 1952, DANS LA SEINE : 103 DÉCÈS PAR TUBERCULOSE, 132 PAR SÉNILITÉ, 202 MORTS VIOLENTES (SUICIDES, ASSASSINATS, ACCIDENTS), 406 DÉCÈS DUS AUX MALADIES CARDIO-VASCULAIRES ET 797 CAUSÉS PAR LE CANCER

LE CANCER EST GUÉRISSABLE A CONDITION D'ÊTRE DÉPISTÉ A TEMPS

★ BÉTATRON, RADIO-ISOTOPES ET BOMBE BÉNÉFIQUE AU RADIO-COBALT VONT BIENTÔT ENRICHIR L'ARSENAL THÉRAPEUTIQUE DE L'INSTITUT ROUSSY ET S'ATTAQUER A LA PLUS GRANDE CAUSE DE MORTALITÉ

C'EST par la statistique qui figure ci-contre qu'a débuté la conférence prononcée par le professeur Huguenin, directeur de l'Institut Gustave-Roussy.

Et pourtant il est possible de diminuer la mortalité par cancer. Il y a vingt ans à peine la tuberculose faisait des ravages. Dans la statistique du département de la Seine elle vient aujourd'hui au dernier rang. Entre temps — et la relation de cause à effet est évidente — s'est développée une action très vaste par la presse, la radio, le cinéma, les tracts, les conférences. On a pu éveiller l'attention du public, puis lui faire admettre la nécessité de certaines disciplines grâce auxquelles a été opéré un dépistage systématique. Parallèlement étaient mis en place des moyens préventifs et thérapeutiques importants : préventoriums, sanatoriums, maisons de repos, en sorte qu'actuellement la partie est gagnée.

On croit communément que le cancer est beaucoup plus répandu aujourd'hui qu'autrefois. Ce n'est, selon le professeur Huguenin, qu'une apparence. Si l'on consulte les statistiques générales de décès, on aperçoit un parallélisme presque absolu entre l'augmentation du nombre des cancers identifiés et la diminution de la mortalité pour causes indéterminées. A cela s'ajoute l'accroissement notable de l'âge moyen de la vie, qui évidemment s'accompagne de possibilités supplémentaires d'apparition du cancer. Celui-ci existe aussi bien en Europe qu'aux Etats-Unis ou en Asie. Ce n'est pas la maladie d'une région particulière du globe, pas plus qu'elle n'est la maladie d'une époque, et ce n'est pas davantage, malgré une opinion assez générale, un mal affectant une seule période de la vie.

LE CANCER EST GUÉRISSABLE

CONTRAIREMENT encore à ce que l'on pense souvent, *le cancer est guérissable*, et non pas par des méthodes pseudo-scientifiques relevant de la charlatanerie — qui a eu beau jeu ces dernières années — mais par les traitements, infiniment plus sûrs et efficaces, établis par des savants moins soucieux de profits et de publicité tapageuse que de résultats contrôlés. Le professeur Huguenin s'est gardé d'évoquer, même par allusion, les réussites fulgurantes, sinon thérapeutiques, au moins matérielles, remportées par les batteurs d'estrade. Il n'est pas douteux cependant qu'ils ont fait nombre de victimes. Certaines escroqueries ont bénéficié d'appuis inconsidérés. Des organes de presse en quête d'informations sensationnelles et assurés de rencontrer sur ce terrain une très large audience ont diffusé à grand fracas des résultats « miraculeux »... qui ne l'étaient qu'en raison de l'absence de tout contrôle sérieux portant sur une durée suffisante d'observations. Maints malades parfaitement curables, traités par quelque moderne sorcier se donnant les airs de savant méconnu, ont finalement échoué à l'Institut du cancer pour y mourir, alors que, venus à temps, ils eussent été sauvés. *On ignore trop que l'Institut du cancer de Villejuif possède à son actif un grand nombre de guérisons définitives, qui établissent que le cancer, pris à temps, est aussi curable que toute autre maladie.*

LA LUTTE CONTRE LE CANCER EST D'ABORD UN PROBLÈME DE DÉPISTAGE

LE traitement est d'autant plus efficace que le dépistage a pu être opéré plus tôt. C'est exactement, au reste, ce qui se passe pour la tuberculose. Mais il y a une différence considérable entre la tuberculose et le cancer. Si la première est d'un diagnostic facile, le dépistage du cancer est, lui, infiniment plus complexe. Il nécessite des médecins compétents et des moyens matériels considérables : laboratoires équipés pour les examens histologiques, chimiques, physiques, etc. Les résultats demandent en général à être interprétés. Ils ne peuvent l'être que par des praticiens spécialisés.

L'état actuel de notre législation s'oppose, d'autre part, à l'organisation d'un dépistage systématique, c'est-à-dire obligatoire. Les centres de dépistage existants fonctionnent uniquement pour ceux qui consentent à s'y faire examiner.

Et l'on peut supposer que ce sont précisément les plus menacés qui s'abstiennent — par crainte d'un diagnostic redouté, sans se rendre compte qu'il les sauverait.

L'absence d'une investigation généralisée retarde à coup sûr la connaissance des conditions d'apparition et de développement du cancer ainsi que les progrès thérapeutiques eux-mêmes.

IL Y A DES CANCERS FAMILIAUX ET DES CANCERS PROFESSIONNELS

LE cancer est-il héréditaire ? Chez les animaux on reconnaît une hérédité cancéreuse. Chez les humains, si l'on ne peut encore l'admettre scientifiquement, au moins sait-on aujourd'hui qu'il existe des « cancers familiaux ». On a pu constater dans certains cas que la grand-mère, la mère, une tante, etc., étaient mortes du cancer. Il y aurait donc lieu de pratiquer dans de telles familles des examens systématiques préventifs, en attendant que fût admis le dépistage obligatoire.

Cependant, le diagnostic du cancer a fait, grâce à un ensemble de recherches patientes, de grands progrès. Et non seulement le diagnostic, mais, ce qui importe beaucoup plus pour le malade, la thérapeutique. Le cancer a la terrible propriété d'essaimer à distance, de « métastaser ».

On a, d'autre part, repéré l'existence de « cancers professionnels », à formes bien définies. Mais « *ne fait pas du cancer qui veut* », selon le mot du professeur Huguenin. *Ces cancers professionnels attaquent surtout et presque exclusivement les organismes présentant des prédispositions.*

Là encore, c'est l'organisme prédisposé qui sera la victime choisie par le cancer. Un dépistage obligatoire systématique aiderait à déterminer avec précision quels sont ces organismes d'élection du cancer.

ON PEUT MAINTENANT ÉVITER LE PLUS SOUVENT LES CANCERS SECONDAIRES

UNE fois le mal repéré, le rôle essentiel du médecin ou du chirurgien consiste à éviter les cancers secondaires. D'où une prudence plus grande à l'égard des solutions purement chirurgicales, qui, appliquées sans discernement, risquent de faciliter l'essaimage en introduisant dans le sang des cellules cancéreuses. On associe à la chirurgie, dont le rôle reste important, des méthodes adaptées à la nature du mal, à son caractère, à son implantation plus ou moins profonde, à son étendue. C'est ainsi que sont appliquées, avec un succès qui s'affirme, l'électrocoagulation, la radiothérapie (rayons X, bombe à radium), l'hormonothérapie, la chimiothérapie.

La tendance, en chimiothérapie comme en radiothérapie, est à l'emploi de doses et de forces massives. Encore faut-il les employer en fonction des « constantes » propres à chaque race, à chaque grande zone physiologique. L'expérience montre par exemple que les Sud-Américains sont à certains égards plus résistants que les Européens. Le traitement curatif ne sera donc pas le même pour les uns et pour les autres, même si la tendance générale de la thérapeutique reste valable partout. Et l'on arrive ici aux installations nouvelles dont va bénéficier bientôt l'Institut du cancer.

LES ARMES NOUVELLES : BÉTATRON, RADIO-ISOTOPES ET BOMBE AU RADIO-COBALT

LA radiothérapie traditionnelle utilise des appareils à rayons X dont les radiations, produites sous 800.000 volts au maximum, ont une faible force de pénétration.

Le bétatron, accélérateur d'électrons, fonctionnant sous *27 millions de volts*, produit des radiations dont la puissance de pénétration est incomparablement supérieure à celle des rayons X. D'où des possibilités curatives beaucoup plus larges, plus rapides, plus efficaces aussi.

Le bétatron, qui mesure 3 mètres sur 4 mètres et dont l'appareillage accessoire est énorme — son déplacement exige un train complet — sera installé sous peu. En mars prochain son fonctionnement médical commencera, après la période d'essais et de mises au point. Un pavillon spécial a été aménagé pour lui. Le bétatron sera placé dans une chambre isolée par un mur de 0 m. 90 d'épaisseur doublé de plomb, équivalant à une épaisseur de 2 m. 50 de béton.

Une autre arme nouvelle que l'Institut de Villejuif utilisera dans le courant de l'année 1953 est la bombe au radio-cobalt. Elle fonctionne avec une charge d'un kilo, tandis que la bombe actuelle ne contient que 10 grammes de radium. Là encore il s'agit d'obtenir une action beaucoup plus rapide.

Un large champ d'action a été également ouvert par la création des radio-isotopes. Si la valeur de ces derniers du point de vue thérapeutique est encore discutée, du fait peut-être de leur relative « jeunesse », ils apportent dès maintenant à la science du diagnostic des appuis très précieux.

Un des grands espoirs est de pouvoir isoler et agir sur un ou plusieurs éléments indispensables à la croissance des cellules cancéreuses. Déjà le chemin parcouru tant en diagnostic qu'en thérapeutique est énorme. Les progrès seraient plus rapides et la lutte prendrait toute son efficacité si l'on adoptait les moyens justifiés par l'ampleur et la gravité intrinsèque du mal. Les crédits accordés aussi bien à la recherche pure qu'aux recherches plus spécialement axées sur le diagnostic et la thérapeutique cliniques sont trop faibles. Une bonne partie des installations nouvelles de l'Institut de Villejuif reste à payer... Chacun des trois services de Villejuif manque de lits. Or l'installation d'un lit coûte en moyenne 1 million et demi. Il en faudrait au total une cinquantaine pour que l'Institut fût à même de répondre à des besoins de jour en jour croissants. Il faudrait également former davantage de médecins spécialisés, d'infirmières techniciennes et entreprendre une campagne nationale en faveur du dépistage.

En France nous n'avons pas encore assez de médecins formés pour la lutte anticancéreuse, pas assez de moyens de dépistage et de traitement, pas assez de lits pour recevoir les cancéreux.

Lorsque l'Institut du cancer fut fondé, en 1934, par Gustave Roussy, il était considéré comme un véritable prototype mondial. Il est aujourd'hui distancé par plusieurs établissements étrangers. Lorsque seront terminés les aménagements prévus il se replacera au premier rang. Pour lui permettre d'y accéder et de remplir une mission dont l'urgence et la nécessité ne font plus le moindre doute il est temps de mettre la main à la poche. Et l'intérêt national rejoint ici l'intérêt individuel immédiat.

Le professeur Huguenin n'a que sympathie pour les photographes... à condition qu'ils ne le photographient pas. Ce cliché a été pris sans qu'il s'en aperçoive dans les nouveaux locaux de l'Institut du Cancer pendant la conférence de presse.

Bonjour Charlot !

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Pardon, M. Charles Chaplin, de vous appeler Charlot, mais dès votre descente d'avion, à Orly, la foule ne s'y trompa point. Elle saluait le souriant gentleman aux cheveux blancs, mais d'un même cœur elle acclamait et accueillait aussi le Charlot que nos poilus de 1917 devaient découvrir entre deux permissions !

Pendant les premières quarante-huit heures de votre séjour parisien j'ai eu l'honneur de ne presque pas vous quitter, et c'est avec une infinie compréhension que vous avez bien voulu vous plier aux mille exigences que votre gloire vous impose.

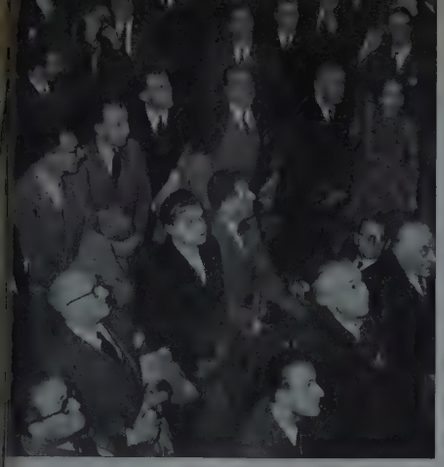
Au Biarritz, lorsque les auteurs de films et les critiques de cinéma se levèrent pour vous rendre hommage en une folle ovation, je vous ai vu « groggy » pendant quelques instants. Cette émotion vous inspira aussitôt des paroles bouleversantes, vous vous exprimiez avec une sincérité, une foi — et aussi un humour — que nous attendions certes de vous, mais vous en aviez oublié le speech que vous vouliez prononcer pour ne plus laisser parler que votre cœur.

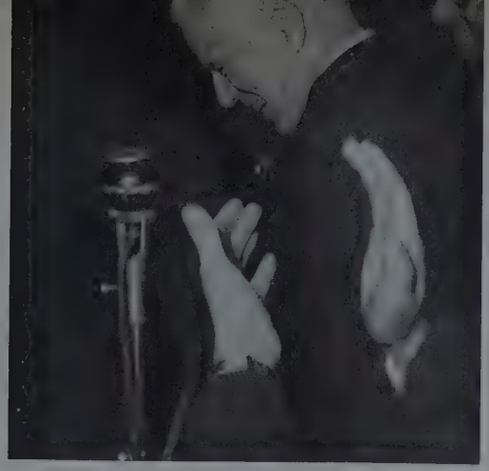
Je vous ai vu, Charles Chaplin, lorsque vos amis, pour vous protéger de vos admirateurs, s'efforcèrent de vous faire entrer au cinéma entre une haie de sergents de ville... Mais avec une pirouette à la Charlot vous avez semé tout votre monde et vous êtes apparu, alors, seul au milieu de cette foule qui vous attendait et que ne vouliez pas décevoir ! Ces acclamations, Charles Chaplin, je sais que vous vous en souviendrez, et je pense à une phrase de votre improvisation :

« Présenter un film à des gens qui ne vous aiment pas, voilà qui est facile, car cela donne du cran pour la lutte... Mais montrer son œuvre à des gens qui vous comprennent et vous aiment, voilà qui est bien plus ardu ! »

Les Français en faisant triompher *Limelight* vous prouvent, Charles Chaplin, qu'ils vous comprennent et vous aiment. Et ça, vous le saviez déjà !

Bonjour Paris !





AU BIARRITZ. Charlie Chaplin vient de gagner sa place. La salle debout, après l'avoir acclamé, écoute Charlot **(à droite)** dans sa brillante improvisation. **Ci-dessous :** la foule l'accompagne à sa voiture.

AU RITZ. Charlot vient de terminer sa conférence de presse. Un dernier sourire avant de regagner son appartement.

L'OPINION DE DENIS MARION SUR « LIMELIGHT »

L'INSOLENCE du génie ! Je ne trouve pas d'expression qui rende mieux compte du dernier film de Charlie Chaplin. Un fabricant de scénarios sur commande aussi éhonté que Companeez oserait à peine raconter une histoire qui a traîné partout comme celle du vieux clown qui se sacrifie pour favoriser le succès et les amours d'une jeune danseuse. Un metteur en scène aussi médiocre que Berthomieu n'hésiterait pas à couper au moins vingt minutes de projection (tout le ballet, entre autres) qui font longueur. Fernandel serait capable de reculer, bien qu'il en ait dit d'autres, devant la vulgarité et la sottise des chansons comiques. Chaplin, lui, s'empare de ce matériel sans valeur, se l'incorpore et en tire de tels effets qu'il fait pleurer de vraies larmes à une salle composée uniquement de ces requins coriaces que sont les critiques et les auteurs, puis la fait hurler de rire. Dans cet univers du cinéma où tout est fabriqué — où tout doit être fabriqué — ce petit vieillard étale ses tripes en public avec une sincérité qui prend à la gorge ou qui dilate la rate. Certes, il est facile de faire la petite bouche, et beaucoup n'y ont pas manqué. Encore que le baladin ait plus d'un tour dans son sac : son dialogue est emphatique, mais il le place dans la bouche d'un cabotin qui adore s'entendre parler : et chaque fois qu'avec un bon gros câble mélodramatique il tire les mouchoirs de la poche des spectateurs, il termine sur une pirouette où il se moque de lui-même et qui permet aux larmes d'invoquer l'alibi du rire. Quant aux meilleures scènes des *Feux de la rampe*, titre français de *Limelight*, aucun metteur en scène vivant ou mort n'eût été capable de les réaliser ni quoi que ce soit d'approchant.

EXAMINONS maintenant quelle place ce film tient dans l'œuvre de Chaplin. Techniquement, il termine l'évolution amorcée par *le Grand Dictateur* et menée fort loin dans *M. Verdoux* : les scènes muettes ou sonorisées ont aussi complètement disparu que dans la production actuelle ; au contraire, le dialogue prend une place prépondérante et va jusqu'à donner un rythme théâtral à l'ensemble ; rien ne serait plus facile que de porter *les Feux de la rampe* à la scène... s'il était concevable de trouver un autre interprète que Chaplin pour Calvero.

Le fond reprend, dans le cadre d'une anecdote qui joue sur les contrastes dramatiques et comiques, comme *le Gosse*, mais en accordant la prépondérance aux premiers, quelques thèmes familiers et y ajoute deux sujets nouveaux. L'idée de l'optimiste qui arrache un suicidé à la mort et qui périt victime de sa bonne action fournissait déjà un des meilleurs gags des *Lumières de la ville* : ici, elle domine l'intrigue ; Calvero meurt beaucoup plus de son amour pour la jeune fille qu'il a sauvée que de sa déchéance comme comédien. D'autre part, d'une manière aussi éclatante que dans *le*

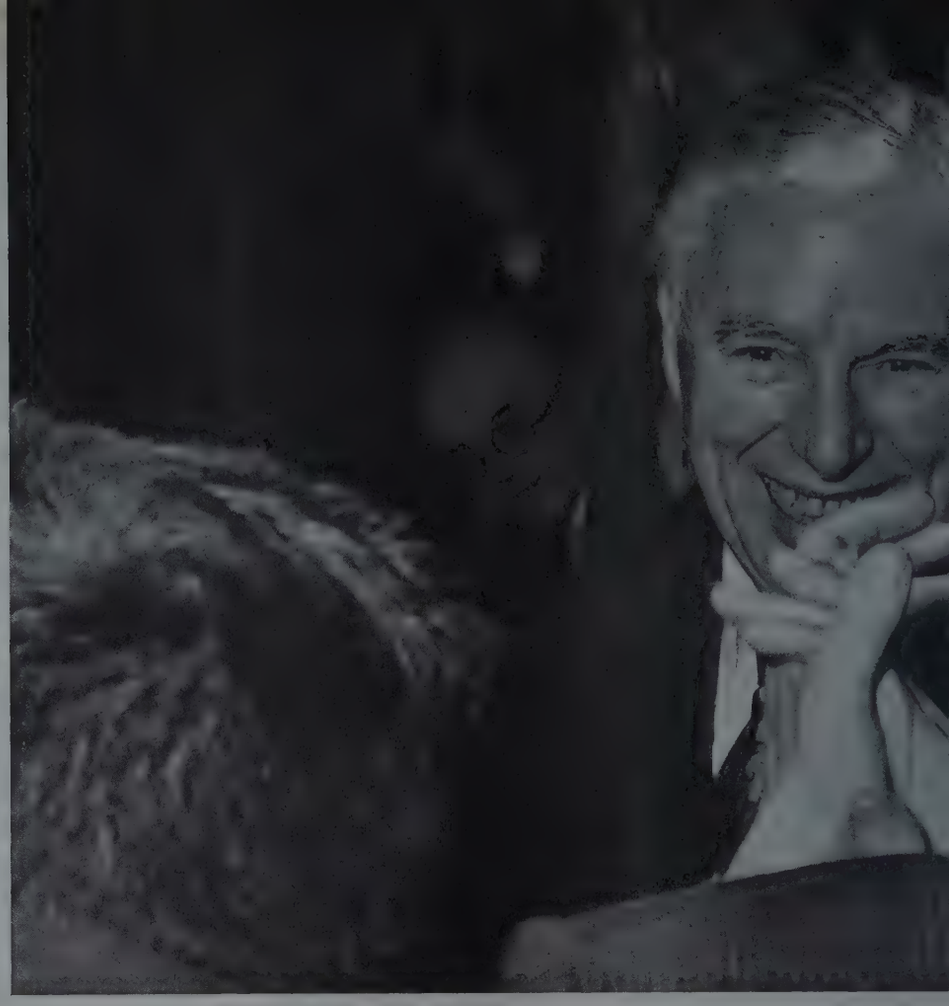
L'OPINION DE DENIS MARION

Cirque, se manifeste l'attachement, pour ne pas dire l'amour, de Chaplin pour son métier de pitre. Il a même trouvé, bien que le dialogue ne soit pas son fort, quelques bonnes répliques pour l'exprimer, entre autres : « On ne vit pas assez pour cesser jamais d'être un amateur. » Mais il le traduit encore bien mieux par les sketches qu'il joue. Un problème difficile se posait pour lui : incarner un comique qui n'a pas de succès. Il l'a brillamment résolu par une série d'astuces, que je veux pas déflorer pour le spectateur. Je n'en retiendrai donc qu'une. Son chanteur de music-hall, s'il conserve — et pour cause — quelque chose de l'allure de Charlot, se rapproche beaucoup des étoiles françaises du début du siècle : Polin, Dranem, etc., que Chaplin a connues quand il jouait aux Folies-Bergère en 1911 et pour lesquelles il a conservé une grande admiration. Un de ses numéros favoris en société consiste à imiter Mayol dans *les Mains de femme* avec une fidélité hallucinante. (Il fut fort amusé d'apprendre que dans les dernières années de sa vie Mayol était devenu complètement chauve et portait une grande barbe.)

Le premier thème nouveau est celui de la renonciation. Charlot, même avec des cheveux blancs, n'aurait jamais fui la ravissante jeune fille qui se jette à son cou. Il nous avait plutôt habitués à se précipiter comme un faune sur la première venue qui passait à sa portée. Je me trompe peut-être, mais j'y vois, plutôt qu'un signe de vieillesse, la réaction d'un mari et d'un père de famille comblé, après une vie sentimentale agitée et incroyablement malheureuse. L'insatisfaction des désirs ne s'accompagne pas d'une sérénité aussi lucide.

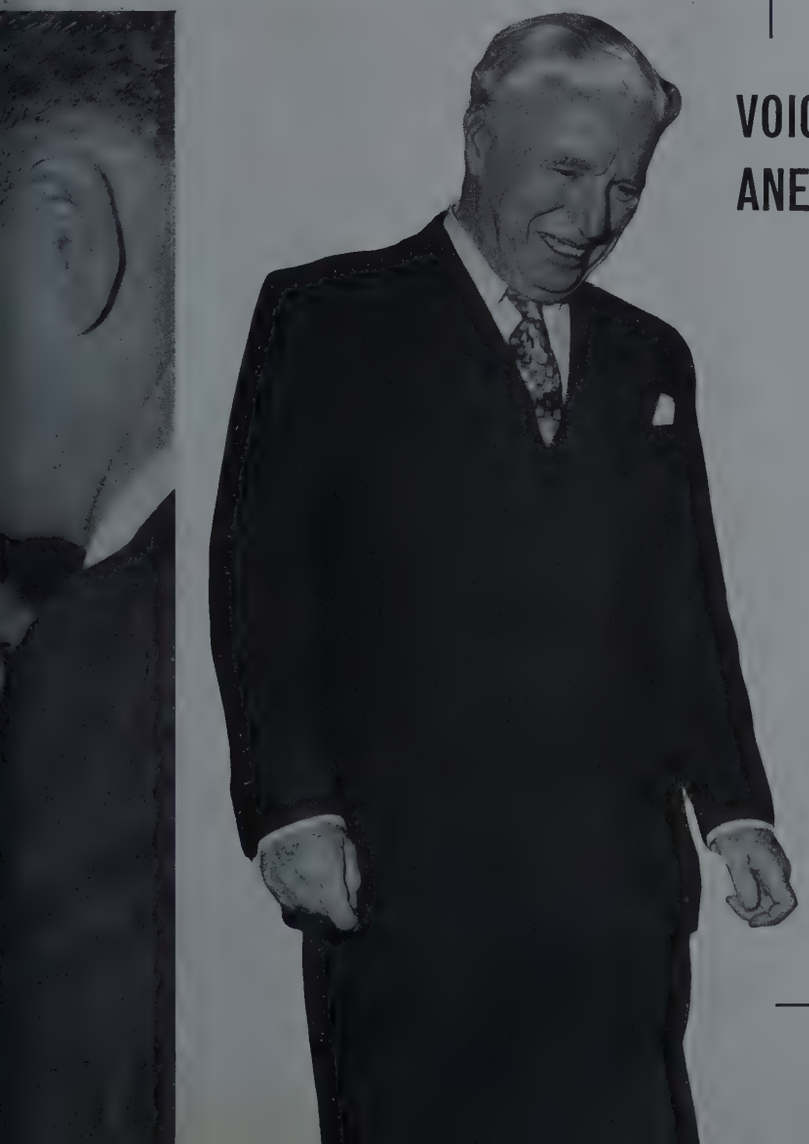
Le second thème nouveau est celui du clown vieilli qui ne fait plus rire. Là, il est impossible de ne pas déceler l'expérience personnelle. L'insuccès de *M. Verdoux* ne fut pas seulement une catastrophe financière pour Chaplin, qui est son propre commanditaire (il continuera jusqu'à sa mort à faire des films, qu'ils le ruinent ou qu'ils l'enrichissent), mais ce fut aussi pour lui matière à réflexion sur ses rapports avec son public mondial. Il avait eu tendance à faire passer au premier plan ses préoccupations personnelles, qu'elles fussent politiques (sa haine de la dictature et de la guerre) ou sentimentales (sa misogynie). Avec *les Feux de la rampe*, tout cède devant la nécessité de toucher les spectateurs. Depuis Dickens, personne n'a fait vibrer avec autant de naïveté la corde sentimentale, ni avec autant de conviction. Quel bain rafraîchissant après tant de petites spéculations intellectuelles et d'austères virtuosités esthétiques !

Quelqu'un voyait dans *les Feux de la rampe* le testament de Charlot. La gravité du ton pourrait le faire croire, comme l'aisance avec laquelle l'acteur tragique s'égale à l'acteur comique. Mais, à y réfléchir, *les Temps modernes*, *le Grand Dictateur* et *M. Verdoux* nous avaient déjà donné, chacun en son temps, la même impression. Pour notre plus grande satisfaction, Charlie Chaplin ne cessera jamais avant sa mort d'écrire son testament : il a encore tant de choses à nous dire et il est seul à pouvoir le faire.



APRÈS SON IMPROVISATION, au Biarritz, le grand acteur va se rasseoir sous les applaudissements frénétiques et unanimes des spectateurs **(ci-dessus).**

AU CRITON CLUB, Chaplin, entouré de cinéastes, trinque à la française avec Jean Delannoy. **(Ci-dessous.)**



VOICI, SUR SON COMPTE, QUELQUES ANECDOTES QUE VOUS NE CONNAISSIEZ PEUT-ÊTRE PAS

QUAND il entre dans la troupe Karno, à dix-sept ans, Charlie Chaplin n'est pas du tout aimé par les autres comédiens. Il reste des semaines entières sans adresser la parole à personne. Parfois il se montre gentil, mais, le plus souvent, il est amer et insociable. Il mène une vie d'ascète, a horreur de la boisson (qui a causé la mort de son père) et épargne plus de la moitié de son salaire. (Il est curieux de noter le parallélisme de ces débuts avec la jeunesse de Maurice Chevalier.)

Quand Karno décide d'envoyer Charlie Chaplin avec la troupe qui fait la tournée aux États-Unis, il lui offre un salaire princier de 75 dollars par semaine, qui laisse le jeune homme de vingt et un ans bouche bée de reconnaissance. Instruit par l'expérience, Karno ajoute :

« Maintenant, Charlie, j'ai toujours été chic avec vous, soyez chic avec moi. Ne me plaquez pas comme les autres pour faire du cinéma.

— Ne vous inquiétez pas, patron, dit l'autre avec une évidente sincérité. Je n'arrive pas à m'imaginer comment être drôle devant une camera. Ce n'est pas mon rayon. »

★

IL n'en acceptera pas moins un an plus tard les 125 dollars que lui offrira Mack Sennet (qui, après l'avoir vu jouer une fois, s'en souviendra six mois après et enverra à son agent de New-York le télégramme historique : « Dégottez-moi un type nommé Chapman, Caplin, ou quelque chose de ce genre. ») Les débuts sont une catastrophe. Les autres acteurs le regardent comme un intrus et le lui font sentir ; les méthodes de travail ne lui conviennent pas. On ne lui trouve pas de rôle ; il essaie une série de déguisements qui ne font rire personne. Son humeur neurasthénique n'arrange rien. Jusqu'au jour d'hiver où, parce qu'il s'y trouve un poêle, il pénètre dans la loge de la vedette Mabel Normand, la trouve séduisante et se met à lui faire du charme comme seul il est capable d'en faire à une femme qui lui plaît. Elle le prend sous sa protection et lui permet d'en faire à sa tête sur le plateau.

★

ELLE faillit en être bien mal récompensée. Mack Sennett demanda à Chaplin s'il savait conduire une motocyclette.

« Bien sûr, répondit-il avec assurance. »

Le voilà en selle, avec Mabel en croupe. Il démarre pleins gaz devant l'opérateur... et puis il apparut clairement à tous les assistants qu'il ne savait ni conduire, ni contrôler, ni, surtout, arrêter sa machine.

Quand les deux acteurs se retrouvèrent dans un fossé ils n'avaient, par miracle, que des blessures légères. Chaplin expliqua avec désinvolture qu'il ignorait la différence entre une bicyclette et une motocyclette.

CHARLIE CHAPLIN ne parle que l'anglais. L'unique phrase française qu'il connaisse — et qu'il répète d'ailleurs assez souvent hors de tout propos — est : « Je vais prendre le train à la gare Saint-Lazare demain matin. » Mais il est capable d'imiter phonétiquement n'importe quelle langue, et même toutes à la fois, comme dans la chanson des « Temps modernes ».

Quand l'écrivain russe Semenov vint à Hollywood, en 1945, Chaplin lui fit projeter ses huit films de la First National, puis il eut avec son hôte une conversation de deux heures. Or Semenov ne comprenait pas un mot d'anglais, et Chaplin, pas un mot de russe. Mais l'acteur émettait des sons ou des bruits, faisait des gestes, contractait son visage, souriait, riait, composait des mots imaginaires, et son interlocuteur semblait fort bien le comprendre. Après son départ, Chaplin dit, très sérieusement :

« Quelle langue difficile que le russe ! »

★

PENDANT la guerre, Charlie Chaplin se rend à New-York. Il a négligé de retenir une chambre en un moment où tous les hôtels sont bondés.

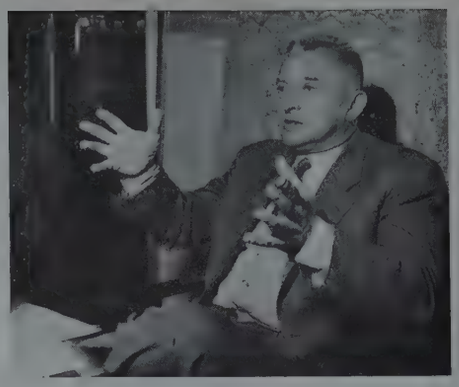
Il fait le tour de la ville en taxi, se heurte à refus sur refus jusqu'au moment où le chauffeur, pris de pitié, lui propose de dormir chez lui. Sa femme et son jeune fils, âgé de dix ans, réveillés, regardent avec méfiance cet inconnu qui essaie de justifier son intrusion :

« Je suis Charlie Chaplin, l'acteur. »

Le nom ne leur dit rien : ils n'ont jamais vu un de ses films ; ils le prennent pour un parasite ou un escroc.

Alors, dans une cuisine de 3 mètres sur 4, à Brooklyn, Chaplin leur mime tous les « Charlots » et les fait mourir de rire, jusqu'à l'aube.

JE SUIS NÉ le 23 août 1905 à Varsovie... Mais c'est vraiment par hasard : même tout enfant, j'ai toujours vécu en France.



MON BAPTÈME DE L'AIR ? Je l'ai reçu en 1928, affreusement « tabassé » sur une limousine Farman... « Tabassé », mais séduit.

LA GUERRE : pour moi, ce fut d'abord le groupe de chasse 2-4 (125 victoires), dissous à Meknès après l'armistice de juin 1940.

NE PAS FUMER, bien dormir, surveiller nourriture et boisson, voilà ce qui me permet de « tenir le coup » après 5.000 heures de vol.

UN INGÉNIEUR VOLANT : voilà ce qu'est le pilote d'essais, qui doit pouvoir interpréter en vol les phénomènes qu'il observe.

ATTENTION aux photographies que vous publierez : on peut apprendre beaucoup de choses en regardant les clichés des revues.

LE « MYSTERE » D'UN BOUT A L'AUTRE :

CE MUR de briques, peint par les mécaniciens de Villaroche à l'avant du Mystère 2-452-03, symbolise la victoire de l'appareil.

L'ÉNORME BOUCHE d'éjection des gaz s'ouvre à l'arrière sur l'un des... mystères que Rozanoff garde jalousement.

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte.)

Une heure avec l'homme dont le a brisé le mur du s

Parce qu'un petit groupe de messieurs très digne ont entendu deux « bang » dans la banlieue d Melun (Seine-et-Marne), quarante millions c Français commencent à relever la tête et à contem pler le ciel sans complexe d'infériorité pour l première fois depuis juin 1940.

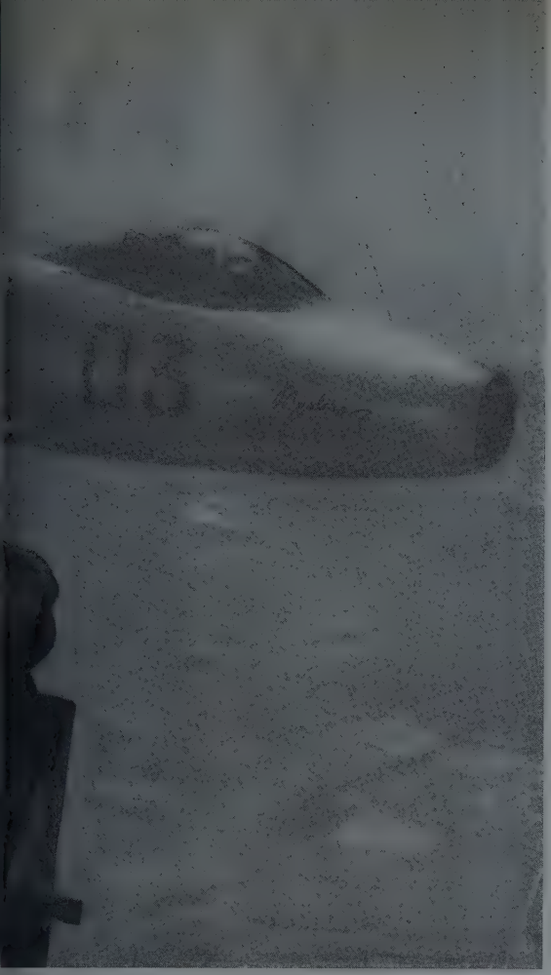
Jusque-là, jusqu'à ces deux bruits caractéristiques d franchissement du « mur du son », les Français se compo saient un visage blasé pour lire dans leur journa qu'à Farnborough (Angleterre), le De Havilland-110 c John Derry avait explosé au-dessus de la foule (trent morts, soixante-cinq blessés...) et que, le lendemain, o comptait au meeting suivant cent cinquante mille specta teurs, vingt mille de plus que la veille. L'énorme bru de calicot déchiré des « Sabre » américains faisait baisse la tête à M. Dupont, qui manifestait à ce sujet détachement de la grande personne qui regarde tourne le merveilleux train électrique du voisin.

La preuve ? Depuis quelques jours M. Dupont sa que le « Mystère-II » a franchi le mur du son, que « machmètre » de cet engin, par conséquent, a dépass le chiffre 1, etc. M. Dupont sait une quantité de chose

Que les techniciens affirment, avec raison, combie l'affaire de l'autre jour, à Melun-Villaroche, est rel tivement banale, grand bien leur fasse. Pour M. Dupon c'est ce jour-là que son pays est rentré dans la cours

Le « Mystère » est né comme naissent tous les avion M. Dassault, directeur des établissements du même nor a réuni son état-major : le directeur de l'usine c Saint-Cloud, M. Grebelsky ; le directeur techniqu M. Henri Deplante ; l'ingénieur en chef aérodynamicie M. Cabrières ; l'ingénieur en chef, M. Rouault ; le dire teur des essais en vol, le colonel Rozanoff. De leu discussion a jailli l'avant-projet soumis aux servic compétents du ministère de l'Air, aux destinées duqu présidait alors M. Maroselli.

Leur accord obtenu, on a construit une premiè



olonel ROZANOFF
IYSTÈRE » 2-452-03
ous cocarde française

maquette, grandeur nature, pour y étudier l'installation de tous les organes qui doivent y prendre place. Cela fait, une commission s'est réunie, composée de représentants du Service technique, du Centre d'essais en vol de Brétigny, du Centre d'expériences aériennes militaires de Mont-de-Marsan. Alors seulement le bureau d'études a commencé son travail. Une nouvelle maquette grandeur nature, une autre maquette plus petite envoyée à la soufflerie de Meudon pour les essais aérodynamiques, puis, d'étape en étape, le moment est venu où, en trois morceaux, le nouveau-né a pris le chemin du terrain de Melun-Villaroche.

LE « MYSTÈRE » ÉQUIPERA L'AVIATION ATLANTIQUE

Il se trouve, parce que la France n'est pas seule au monde, que le « Mystère-II » a crevé le mur du son avec à son bord un Américain qui était doublement « aux commandes » : il venait se rendre compte, au nom de son pays, de l'intérêt de cet appareil français dont la réputation avait traversé l'Atlantique. Il venait s'occuper des commandes *off shore* qui défraient, ainsi qu'on sait, la chronique. Que le « Mystère » ait dépassé la vitesse du son ce jour-là est peut-être une bonne affaire sur le plan commercial. Sur le plan technique, c'était prévu.

Le dépouillement de l'essai de l'Américain a démontré que dans l'état actuel de nos connaissances il nous est impossible de mesurer avec précision ces grands nombres de « mach ».

Les chiffres enregistrés par les instruments au cours de l'essai du pilote américain ont été en effet inférieurs à 1. Or le « bang » entendu prouve indiscutablement que l'avion a franchi le mur. Et les résultats enregistrés jusqu'alors par les trois pilotes français prouvent qu'ils avaient, eux aussi, franchi le mur auparavant, mais sans le savoir. N'oublions pas que le « bang » n'est entendu que si l'avion est sensiblement à la verticale du terrain. Quoi qu'il en soit, c'est Rozanoff qui le premier a « arraché » le « Mystère » nouveau-né.

DEUX CENT VINGT ET UN APPAREILS DE TYPES DIFFÉRENTS SONT PASSÉS ENTRE LES MAINS DE ROZANOFF

Comme son nom l'indique, Kostia Rozanoff est d'origine russe. Mais les amateurs de pittoresque en seront pour leurs frais s'ils l'imaginent sous l'aspect classique du réfugié qui a tout perdu, « sauf accent ». Rozanoff est aussi Français qu'on peut l'être.

Sorti en 1928 de Centrale, après dix « amphis » d'aérodynamique, le jeune Rozanoff prend son baptême de l'air (obligatoire)... et s'engage dans l'aviation. Deux ans d'Ecole supérieure de l'aéronautique, et en 1935 le Centre d'essais du matériel aérien de Villacoublay voit arriver un nouveau pilote d'essais.

Quatre ans plus tard Rozanoff commande en Lorraine le groupe de chasse 2/4 : les essais sont finis, on passe à la pratique avec les résultats que l'on sait : le 2/4, classé second au palmarès des groupes de chasse (cent vingt-cinq victoires), se retrouve... à Meknès, où il est dissous en vertu de la convention d'armistice. Après le débarquement allié, en 1942, en Afrique du Nord Rozanoff est affecté au groupe « La Fayette ». La Tunisie, la Corse, puis un stage de « supermoniteur » dans la R. A. F., enfin une mission aux U. S. A. pour rééquiper l'aviation française et, après un passage au Centre d'essais de Mont-de-Marsan, la démobilisation, l'entrée de Rozanoff chez Dassault : cinq mille heures de vol au total, dont les trois quarts de vols d'essais. Depuis 1935, il a tenu les commandes de deux cent vingt et un types d'appareils différents.

« Oui, dit-il, la cabine des appareils est pressurisée. C'est-à-dire qu'à 14.000 mètres, elle est alimentée en air à une pression correspondant à une altitude de 8.000. Mais sans inhalateur la respiration normale serait impossible ; il faut le masque, le « groin ». L'air de la cabine, prélevé dans l'atmosphère ambiante, comprend plus d'azote, plus d'ozone, moins d'oxygène qu'au niveau du sol.

— Il ne faut pas trop manger, avant de voler. Il ne faut pas se bourrer, parce que, là-haut, n'est-ce pas, on aurait l'impression d'éclater...

» Il ne faut pas fumer, à cause du souffle et de la vue, si l'on veut rester « bon » à la visite médicale bi-annuelle...

» Je dors beaucoup, au moins neuf ou dix heures par nuit. Je prends un copieux breakfast, le matin. Il ne faut pas voler le ventre vide... Bref, une hygiène rigoureuse. J'ai quarante-sept ans. Si je tiens encore le coup, c'est grâce à cela, autant qu'à l'habitude du métier, qui m'est devenu une seconde nature. »

Quand l'essai va avoir lieu, donc, Rozanoff arrive au terrain, où l'on a équipé l'appareil de tous les enregistreurs voulus, pour retracer fidèlement l'histoire du vol : vitesse, altitude, accélération, pressions, températures, régime du réacteur, et quantité d'autres « paramètres », et aussi la position des gouvernes à chaque instant du vol. Le pilote met en route ses enregistreurs avant le décollage. Dès lors, chacun de ses gestes sera irrévocablement enregistré par des spots lumineux impressionnant des bandes de papier sensible qui se déroulent devant eux. Deux ingénieurs, en outre, notent fiévreusement tout ce qu'il dit, pour suppléer la machine en cas de panne.

Quand l'essai est terminé (il a duré peut-être un peu plus d'une heure au maximum), le pilote descend d'avion, ôte son casque et, aussitôt, fait tourner le dictafil pour entendre sa propre voix et pour rédiger ensuite, sans désemparer, son compte rendu d'essai.

— En fait, dit Rozanoff, un pilote d'essais est un ingénieur volant.

Claude Yelnick.

NE PARLEZ PAS DE « MUR DU SON »

CELA ne veut rien dire : le son n'est pas de la matière. Et cependant cette image, propre à fausser les idées du profane, est tolérée par des savants...

M. Maurice Roy, membre de l'Institut, a dit à Londres devant la « Royal Aeronautical Society » :

« L'image popularisée du *mur* ou de la *barrière* du son traduit *assez bien* une réalité profonde... »

Le professeur Albert Toussaint, de la Faculté des sciences, nous dit : « L'expression imaginée en 1935 par le professeur Crocco est *commode* pour dire en peu de mots beaucoup de choses... En réalité cela évoque une *zone de difficultés*... ».

Il s'agit en effet d'une *zone de vitesses*, dites *transsoniques* parce que situées de chaque côté de la vitesse du son (1.220 km.-h., à la température de 15°) et s'étalant de 900 à 1.500 km.-h. environ.

L'avion supersonique *doit pour aller plus vite que le son franchir cette zone.*

Or dès le seuil du « transsonique » l'air devient *compressible, quoique en liberté*, parce que les molécules n'ont pas le loisir de se dérober devant le bolide.

A la vitesse du son l'avion tasse l'air devant lui, comme un chasse-neige tasse la neige, et la couche d'air ainsi comprimé, qu'il pousse du nez, crée une violente résistance à l'avancement.

Nous pouvons, à la rigueur, parler d'un *mur de l'air*, mais c'est un mur qui recule devant l'avion *(c'est l'onde de choc).*

Au fur et à mesure que l'avion dépasse la vitesse du son ce pseudo-mur se referme (comme un parapluie »), coiffant le nez de l'avion. Le mur prend la forme d'un *entonnoir.*

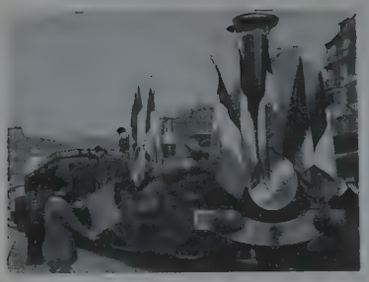
Mais ce n'est pas là toute l'histoire !...

Dans cette zone transsonique les pressions et les dépressions autour de l'avion sont violentes et anarchiques. Elles malmènent la machine, qui *souffre, désobéit* à son pilote et *tend à piquer*. En somme, un véritable marécage des vitesses où l'avion patauge, un « bourbier transsonique ».

Que vient faire alors la vitesse du son dans cette affaire ? Le son est un arbitre jaloux de ses privilèges : il est le *frémissement naturel* de l'air, qui nous apporte ainsi les bruits de la nature. Qui veut aller plus vite que le son bouleverse les comportements de ses molécules. Et après ? A 2.000, 3.000 km.-h., l'avion-projectile pousse toujours son mur... en entonnoir, mais il est sorti du « bourbier transsonique », qu'il retrouvera au retour.

Edmond BLANC.

PETITES CHRONIQUES



LOCOMOTIVES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Il y a cent ans la ligne de Paris à Strasbourg était ouverte au public. Pour commémorer cette importante étape du rail français, une exposition vient de se tenir dans la capitale alsacienne.

Aux côtés du matériel moderne, comme la locomotive 232 de la région du Nord et la motrice CC de la série la plus récente, on pouvait admirer une pittoresque machine dont le corps cylindrique, resserré entre deux immenses roues motrices, était surmonté d'une haute cheminée à chapiteau de cuivre. Cette locomotive, photographiée ci-dessus, est la dernière représentante du célèbre type Crampton. Construite en 1852 pour la Compagnie du chemin de fer de Paris à Strasbourg, elle fut retirée du service le 31 décembre 1922, après avoir parcouru 2.433.298 kilomètres, plus de soixante fois le tour de la terre.

INAUGURATION DES LABORATOIRES DE L'IRSID

Le 24 octobre dernier ont été inaugurés à Saint-Germain-en-Laye les laboratoires de physique et de chimie de l'Institut de recherches de la sidérurgie. La première pierre en avait été posée le 10 juin 1950. Des allocutions ont été prononcées par MM. Henri Maleor et Jules Aubrun, président de la Chambre syndicale de la sidérurgie française ; MM. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, et Jean-Marie Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce, assistaient à cette cérémonie. M. Louvel a rendu hommage au progrès spontanément réalisé par la sidérurgie française et qui sera, « dans le cadre européen, son meilleur atout et sa plus solide garantie ».

PANORAMA RADIOPHONIQUE

En province comme à Paris notre Radio possède d'excellents orchestres.

Eugène Bigot a conduit avec une autorité souveraine, à la tête de l'orchestre radio-symphonique, quatre morceaux extraits d'une *Suite de danses d'après Couperin*, écrite par Richard Strauss. La *Symphonie n° 102* de Haydn, en *si* bémol majeur, fut admirablement exécutée. Puis on entendit une *Fantaisie* pour piano et orchestre de Louis Aubert et le *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakov.

L'Orchestre de Strasbourg s'impose à l'attention du monde radiophonique par la qualité de ses virtuoses. Récemment Fabienne Jacquinot, pianiste de haut rang, interpréta avec brio, sous la direction de Louis Martin, le *Concerto* de Grieg.

W.-L. Landowski.

LES SPECTACLES

ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA FRANCE DU XVII[e] SIÈCLE :

Victor-L. Tapié, *la France de Louis XIII et de Richelieu* (Flammarion, 562 pages). Une tradition pédagogique présente l'œuvre de Richelieu comme la réalisation d'un programme en trois points : ruiner le parti huguenot, abattre les grands, lutter contre la Maison d'Autriche. On y a ajouté la restitution à la France de ses « frontières naturelles », les limites de l'ancienne Gaule — ce qui est une déformation de la pensée authentique du cardinal.

M. V.-L. Tapié, faisant justice de ces données simplistes ou erronées, nous restitue la véritable physionomie du ministre et de son souverain, indissolublement associés devant l'histoire, et nous offre dans ce livre une analyse pénétrante et solidement documentée de leur politique. Richelieu possédait une intelligence supérieure, un équilibre rarement atteint entre la puissance des idées et l'intérêt pour le détail. Avec des moyens très inférieurs, mais un grand bon sens, Louis XIII a reconnu dans le cardinal l'homme le plus apte à seconder ses desseins. L'auteur brosse une vaste fresque de la vie de société à cette époque, de l'état moral et matériel du royaume. Sans posséder la compétence d'un économiste ou d'un financier, Richelieu eut l'intelligence assez vaste pour s'intéresser à ces problèmes. Par son action, la France agraire et féodale s'est engagée dans un capitalisme commercial qui était alors la forme nouvelle et féconde de l'activité économique du temps — celle qui avait fait la prospérité des Hollandais et allait fonder la grandeur mondiale de l'Angleterre. Le drame social était que ce progrès ne fît pas sentir ses avantages dans le temps même où il s'accomplissait. Richelieu avait, comme l'a dit un autre historien, M. Hauser, « de l'avenir dans l'esprit ». Et les années de triomphe du Grand Siècle ont été préparées par le règne de Louis XIII.

L'INDOCHINE :

Général G. Sabattier, *le Destin de l'Indochine, souvenirs et documents 1941-1951* (Plon, IV, 468 pages, illustrations et cartes). Ancien commandant supérieur et délégué général du gouvernement en Indochine, l'auteur dresse ici un historique — qui revêt souvent l'allure d'un réquisitoire — des événements dont la guerre actuelle est l'aboutissement.

Tout ce qui gravite autour de la Chine, dit-il, est resté xénophobe. Les revers des Alliés en Corée et les nôtres en Indochine ont renforcé cet état d'esprit. Il ne faut donc pas s'étonner si certains Annamites demeurent hésitants sûr l'issue de l'entreprise. Les prudents se terrent, les fanatiques sont de l'autre côté.

Ce sont les élites indochinoises qui, par leur attitude, fixeront le dénouement de cette tragédie. Mais, comme l'a dit le général de Lattre de Tassigny, auquel l'auteur rend un hommage ému, « une partie de ces élites se représente l'indépendance comme une vaste distribution de prix débouchant sur des merveilleuses vacances ». Seulement, il y a l'examen de passage : la guerre...

Il n'en appartient pas moins aux Indochinois d'être les artisans de leur salut.

Albert Mousset.

NOUVELLES RELIGIEUSES

RELIGIEUX FRANÇAIS, DIPLOMATE JAPONAIS

La Secrétairerie d'Etat ayant donné son agrément, le R. P. Anoge, religieux français des Missions étrangères de Paris, sera conseiller ecclésiastique de la légation du Japon auprès du Saint-Siège.

Cérémonie à Rouen en l'honneur de Mgr Martin.

Une très brillante cérémonie vient d'avoir lieu au manoir archiépiscopal de Rouen, dans la salle des Etats de Normandie, où S. Exc. Mgr Feltin a remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur à Mgr Martin, archevêque de Rouen. Une assistance nombreuse, aux premiers rangs de laquelle M. Jean Marey, préfet de Seine-Inférieure, et les députés et les sénateurs du département, était présente à cette fête.

Mgr Mericq, curé doyen, archiprêtre de Lourdes, vient d'être décoré pour cinquante-neuf ans de ministère ecclésiastique et de services civils.

Bossuet célébré à Meaux

Mgr Debray, évêque de Meaux, où se conserve le souvenir de Bossuet, a tenu à célébrer avec éclat le troisième centenaire de l'ordination de son illustre prédécesseur.

NN. SS. Roncalli, Courbe et Blanchet et de nombreuses personnalités, dont M. Robert d'Harcourt, de l'Académie française, et le professeur Lhermite, de l'Académie de médecine, participaient à ce pèlerinage. Avant la cérémonie, d'une belle qualité musicale, qui eut lieu à la cathédrale, avaient été inaugurées, à l'ancien palais épiscopal (ci-dessous) et dans la salle du Vieux-Chapitre, deux expositions consacrées au grand prélat, qui fut aussi un maître de notre littérature.

« LONG-COURRIERS DU CIEL »

Ce titre est celui d'un film que vient de présenter la Compagnie Air France. Fruit d'enquêtes laborieuses, ce documentaire, dont le scénario est dû au capitaine de corvette de Lestapis, constitue une véritable explication technique, mais cependant à la portée de tous, du voyage aérien. Comment il se prépare, comment il s'effectue, toute l'organisation technique et commerciale mise à la disposition du client pour lui assurer confort, rapidité et sécurité ; voilà ce qui paraît sur l'écran, de façon particulièrement vivante.

LE PRIX NOBEL DE MÉDECINE

Le prix Nobel de médecine pour 1952 a été décerné au docteur Selma Abraham Waksman, directeur de l'Institut de microbiologie de l'Université Rutgers, à l'Université de New-Brunswick (New-Jersey). On doit à cet éminent microbiologiste, né en Russie mais qui, depuis longtemps, habite les Etats-Unis et a pris la nationalité américaine, la découverte de la streptomycine et de la néomycine.

LA SEMAINE HIPPIQUE

« Vénerie 1952 »

Environ soixante-dix équipages de grande vénerie, quatre-vingts de petite vénerie feront entendre la masse hurlante de leur meute à travers plaines et bois.

Parmi eux « Rallye-Bonnelles », tenue rouge, col et parements bleus, chassant en Rambouillet, dont le comité comprend en particulier M. Maurice Otto, maître d'équipage, et le duc de Brissac, petit-fils de la duchesse d'Uzès, sortira une soixantaine de vendéens par Jolibois, premier piqueur ; « Vaux et Forêts », au baron James de Rothschild, redingote bleu de roi, parements velours jaune bouton-d'or, comptant comme associés M. Jacques Allez, le baron Alain de Rothschild, le marquis et la marquise du Vivier de Fay Solignac, sonnera ses hallalis en Compiègne ; le Rallye-Forêt de Retz, à M. Maurice Loubet, tenue bleu de roi, parements et gilet écarlates, assisté de MM. J. de Fay, Grehan, Volker, etc., mettra en ligne ses anglo-poitevins en forêt de Villers-Cotterêts ; Rallye-Bretagne, au comte de Saint-Germain ; Rallye-Normandie, à M. Pierre Firmin-Didot ; équipage de Touffou, à M. de Vergie ; Rallye-Vallière, Rallye - Saint - Hubert, équipage Champchevrier. Si vous avez qualité d'invité, tâchez de « suivre » à cheval. Il est d'usage de ne pas couper la voie et de ne pas dépasser les « boutons ».

Tré-Hardy.

Vous pouvez faire poser
IMMÉDIATEMENT
par votre garagiste la
suspension GREGOIRE
à flexibilité variable
sur 4 CV. RENAULT
et sur
TRACTION AVANT
*
Distributeurs exclusifs
POUR LA 4 CV.
SAPRAR 83, Bd Gouvion-St-Cyr
Paris XVII[e]. Etoile 75-01
POUR LA TRACTION AV.
TRACTA, 102 r. de Colombes
à ASNIÈRES (Seine) Grésillons 40-70
ATL 352

QUELQUES LIVRES D'ART...

DEGAS, DESSINS. Bernard Champigneulle (Edit. des Deux-Mondes).

Pour nous, Degas est un peintre. Impression superficielle que la réflexion dissipe : Degas est d'abord, est surtout un dessinateur, un constructeur à qui la couleur est donnée par surcroît. Ce n'est pas par la couleur qu'il pense, mais par le trait. C'est ce que, avec certes plus de nuances, montre M. Bernard Champigneulle dans le texte pénétrant et sensible qui nous introduit à l'œuvre en blanc et noir de Degas, représentée par quatre-vingts excellentes reproductions.

Doyen de la Faculté des lettres et directeur du musée d'Alger, M. Jean Alazard vient de publier, par décision de M. le gouverneur général de l'Algérie et sous les auspices de la direction de l'Intérieur et des Beaux-Arts du gouvernement général, un volume consacré à *Cent Chefs-d'œuvre du musée national des Beaux-Arts d'Alger*. Toutes les œuvres italiennes, françaises ou nordiques sont reproduites, et l'on peut ainsi apprécier un nombre important de chefs-d'œuvre conservés à Alger.

SORTILÈGE DE PARIS Fr. Cali (Arthaud).

Ce magnifique album n'est pas, à la vérité, l'œuvre d'un seul auteur. François Cali a rédigé le texte et les légendes, aux résonances poétiques, qui accompagnent des dizaines de photographies dues à des maîtres de l'objectif, en tête desquels Brassaï et J. Doisneau. La qualité de la reproduction égale celle de l'image et contribue à faire de ce livre un recueil de visions que tiendront à posséder tous les Parisiens amoureux de leur ville.

La ville, mi-pierre, mi-feuille, lève le métal d'un signe

AMOUR, CHEF-LIEU PARIS. Guesdon (Les Éditions mondiales).

Je ne doute pas que les lecteurs de ce livre ne ressentent la même émotion, fierté et tendresse mêlées, que j'ai moi-même éprouvée. » Cette appréciation du président Herriot, qui a préfacé le livre, montre bien l'intérêt qui s'attache à cet autre recueil à la gloire de Paris, non de photographies, mais de poèmes et d'illustrations. Celles-ci sont signées Touchagues, et c'est assez dire.

ANTHOLOGIE DES ÉCRITS SUR L'ART. Paul Eluard (Cercle d'Art).

Le sous-titre, *Frères voyants*, en nous avertissant que ce volume sera suivi de plusieurs autres — trois exactement — indique le sens qu'Eluard entend donner à ce premier faisceau de citations. Un avant-propos nous renseigne en ces termes : « L'auteur s'est attaché à rassembler les textes qui, à son sens, affirment le mieux les liens que la vue et l'art créent entre le monde et l'homme, entre l'homme et la société. » Sans doute le choix des textes, on pouvait s'y attendre, n'est pas exempt d'orientation politique. Mais dans de tels recueils on ne peut guère demander à un écrivain que de nous fournir, à travers les pensées d'autrui, le reflet de sa philosophie propre. De nombreuses reproductions illustrent agréablement le volume.

LE MEUBLE LÉGER EN FRANCE (Paul Hartmann).

Sous ce titre nous sont présentées trois cent vingt-quatre photographies de Pierre Devinoy, précédées d'un texte de Guillaume Janneau. Celui-ci retrace, en une cinquantaine de pages concises et denses, toute l'évolution, depuis les temps mérovingiens, de cet art, dit mineur, générateur de chefs-d'œuvre que l'on admire encore, après des siècles.

Travailleuse, vers 1850-1870

Les « Horizons de France » viennent de sortir, dans leur collection « Provinciales », deux nouveaux ouvrages : *le Roussillon* et *l'Aunis, la Saintonge et l'Angoumois*. Divers érudits et spécialistes collaborent à ces volumes, qui sont à la fois des documents précieux au point de vue historique et géographique et des ouvrages conçus d'une façon très artistique. De nombreuses photographies, des gravures anciennes ou des études de costumes aident à connaître la vie, les mœurs, les beautés artistiques de chacune de ces régions.

LES VOIX DU SILENCE. A. Malraux (Galerie de la Pléiade, Gallimard).

Ce n'est pas simplement une édition remaniée ou refondue de la *Psychologie de l'art*, mais, dans une large mesure, une œuvre nouvelle, autrement ordonnée et reconstruite, et dont les *Essais*, précédemment parus, seraient les matériaux. Il n'est guère de pages où le texte ancien ne soit si mêlé au nouveau que les distinguer ferait l'objet d'un long criblage critique. Seules les illustrations, qui ne figuraient pas dans le premier ouvrage, signalent les fragments de texte entièrement inédits. Ce livre est donc plus ample et plus riche encore que le premier. Tout lecteur de la *Psychologie de l'art* devra s'y reporter.

L'ART ET LA VIE EN AMÉRIQUE Oliver W. Larkin (Plon).

C'est un ouvrage encore jamais réalisé que vient de mener à bien M. Larkin, professeur d'histoire de l'art aux Etats-Unis, diplômé de l'Université Harvard : une véritable encyclopédie qui retrace toute l'histoire de l'architecture, de la peinture, de la sculpture et des arts mineurs en Amérique, depuis les premiers dessins exécutés par un Blanc sur le Nouveau Continent jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Au total, trois siècles et demi, qui commencent avec la période des XVII[e] et XVIII[e] siècles, pour s'achever sur l'Amérique de Roosevelt et du Rockfeller Center.

Chacune des périodes qui jalonnent cette évolution forme un tout possédant ses artistes représentatifs, ses idées nouvelles, bref son caractère propre. Des illustrations nombreuses et soignées permettent de suivre l'une après l'autre toutes ces étapes.

Complété par un index alphabétique des artistes, cet ouvrage s'adresse à tous ceux qui s'intéressent aux Etats-Unis ; et aussi à l'ensemble des amateurs d'art.

SURPLUS D'ÉDITEURS Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.). Catalogue 2.500 titres c.2 timbres GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s.406), 106, Bd Gambetta, NICE.

LE MEUBLE LÉGER EN FRANCE

Un vol. format 22 × 28, broché, avec 324 photographies de P. Devinoy.

Textes de G. JANNEAU 5.600 fr.
(fco contre 5.765 fr.)

Distributeur : F. DE NOBELE

35, rue Bonaparte, Paris-6[e] et chez les libraires

Josué de Castro

GÉOPOLITIQUE DE LA FAIM

L'Humanité du XX[e] siècle en proie à la faim

1 volume..... 990 fr.

(Chez votre libraire)

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES ÉCONOMIE ET HUMANISME

ANTHOLOGIE DES ÉCRITS SUR L'ART

par

Paul ELUARD

I

Les Frères Voyants

Un choix remarquable de textes ainsi que de 50 reproductions réunis par un grand poète.

Reliure pleine toile. Prix **1.750 fr.**

ÉDITIONS CERCLE D'ART
20, rue Monsieur-le-Prince - PARIS

SURPLUS D'ÉDITEURS

Livres neufs non coupés, valeur 500 francs, depuis 50 francs. - Important catalogue 64 pages, 3.000 titres tous genres contre deux timbres. - Société E. L. J. M. (417), 79, Grand'Rue, POITIERS (Vienne), France.

MAGIE ASTRALE des Parfums

par Georges MUCHERY

Ce livre peut modifier HEUREUSEMENT la conduite de votre vie, votre santé, vos amours, vos affaires. 240 p. 500 fr. fco 570 fr. Demandez notice Ed. du CHARIOT 62, bd Voltaire, Paris. C. P. 1190.82.

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

L'ART ET LA VIE EN AMÉRIQUE

par OLIVER W. LARKIN

Traduction d'ANNE MARCEL

L'histoire remarquable de la civilisation et de tous les arts aux États-Unis depuis les origines jusqu'à nos jours.

Un vol. in-4° (18x24) de la collection « Ars et Historia », 488 pages de texte, 235 illustrations en héliogravure, **2.400 fr.**

LIBRAIRIE PLON

L'EXEMPLE DE COURBET

par

ARAGON

L'œuvre dessinée du peintre d'Ornans, le maître du réalisme, qui domine de tout un siècle la peinture française.

Un texte inédit de Courbet datant de 1871. Un ensemble de 104 dessins pour la plupart jamais reproduits, 2 fac-similés, 40 illustrations in-texte.

Prix : **2.000 fr.**

Dans la même collection :

DAUMIER
par ANDRÉ WURMSER
Prix : **1.200 fr.**

GOYA
par CLAUDE ROY
Prix : **1.500 fr.**

ÉDITIONS CERCLE D'ART
20, rue Monsieur-le-Prince - PARIS

UN DOCUMENT UNIQUE

ALBERT CHAMPDOR

L'ALHAMBRA DE GRENADE

130 photographies en noir et en couleurs
Le volume numéroté et relié ..... 4.500 fr.
Le volume relié 176 pages..... 3.600 fr.
EN VENTE CHEZ LES LIBRAIRES

ÉDITIONS ALBERT GUILLOT
61, Av. de la Bourdonnais, PARIS-VII[e]

Documentation illustrée sur demande.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

CLIMATISATION

EMBELLISSEZ et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond VITREX. Vous

Concessionnaire Peugeot à Montrouge (Seine).

réaliserez ainsi très économiquement une climatisation, hiver comme été. Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et de la chaleur.

Demandez la documentation 50 à VITREX, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

NOUS AVONS ESSAYÉ LA PREMIÈRE VOITURE FRANÇAISE A TURBINE

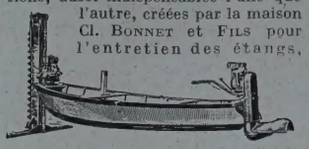
LA première turbine à gaz routière est née enfin en France : présentée sur châssis GRÉGOIRE au Salon de Paris, la turbine de 100 CH SOCEMA a été essayée sur un châssis expérimental par *l'Automobile*, qui, dans son numéro de novembre, vous dit tout sur cette réalisation ;

La véritable tendance du marché de l'occasion, où il est prouvé qu'une voiture neuve perd en vingt-quatre heures 15 % de sa valeur ;

Toutes les nouveautés du Salon : les 12 modèles les plus remarqués, les 50 améliorations techniques apportées aux organes mécaniques, les 60 équipements nouveaux de confort et de sécurité, les 40 machines nouvelles (scooters et motos) ; Toute l'actualité sportive et les records de Montlhéry. En vente partout, à défaut contre 80 francs, 8, rue de Milan, Paris.

BLOC-FAUCARD BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal) PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que l'autre, créées par la maison CL. BONNET et FILS pour l'entretien des étangs,



Bateau-faucardeur métallique avec propulseur amovible.

canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage construite par la même maison.

Pour tous renseignements : Établissements BONNET ET FILS, constructeurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

CHAUFFEZ AU MAZOUT

— votre chaudière de centra avec le brûleur « FLAMBOIL ». Jusqu'à 20.000 calories : 45.000 francs ;

— votre cuisine avec le brûleur « FEUDENFER », adaptable sur fourneaux : 22.000 francs.

Demandez la notice détaillée (contre 15 francs en timbres), aux ETABLISSEMENTS OIL HEAT, 31, avenue Fred-Mistral, Nice. Propreté, économie.

PAS DE COURANTS D'AIR

derrière votre fenêtre... si elle est équipée avec les joints métalliques Benoît. Suppression radicale des infiltrations de vent, pluie, bruits, odeurs et poussières. Augmentation de température de 4 à 6° ; économie de chauffage de 35 % ; garantis dix ans. Des milliers de références.

Demandez notre documentation n° 46.

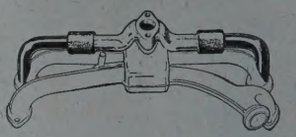
Joints métalliques E. BENOIT & Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e)

TAItbout 66-24 et 25.

Agences à Alger, Tunis, Casablanca.

LES TUBULURES SPEED

POUR LA 2 CV CITROËN : pipe double, équilibrée, carburateur modifié en 26. Vitesse de pointe chrono 80 km-h.



POUR LA 4 CV RENAULT : pipe mono carburateur, carburateur modifié en 26. Vitesse de pointe chrono 110 km.-h.

POUR LA 11 CV CITROËN : pipe double carburateur, s'emploie avec Solex 32 P. B. I. C. Vitesse de pointe chrono 130 km.-h.

POUR LA 15 CV CITROËN : pipe deux carburateurs, s'emploie avec Solex 35 A. H. D. Vitesse de pointe chrono 140 km.-h. Réglage possible permettant une économie de 2 l. 5 aux 100 kilomètres.

POUR L'ARONDE : pipe deux carburateurs, s'emploie avec Solex 32 P. B. I. C. Vitesse de pointe chrono supérieure à 130 km.-h. En préparation : pipes pour Frégate.

ÉTABL. BRISSONNET ET Cie, 22 *ter*, boul. du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Un peintre du Nord au pays de George Sand.

LE peintre Gaston Thiéry a organisé au musée de Châteauroux une exposition importante de ses œuvres intitulée : *Au pays de George Sand, couleurs et reflets du Bas-Berry*. Ce jeune artiste, originaire du Nord, s'est fixé à Fresselines et se consacre désormais à évoquer les bords de la Creuse ou de l'Indre, pays de George Sand et de Maurice Rollinat. On sait que ce site admirable a tenté déjà bien des peintres, notamment des impressionnistes, Claude Monet et, surtout, Guillaumin, peintre des ruines de Crozant, Maillaud, Detroy, Coucy, etc.

Gaston Thiéry aime les couleurs vibrantes, la lumière et ses reflets sur les côtes couvertes de bruyères ou de fougères rousses; parfois l'artiste traite ses paysages au couteau à palette, donnant ainsi des empâtements pour évoquer certains coins âpres et rocheux.

Gaston Thiéry expose aussi de très bons portraits, dont le *Vieux Vielleux mutilé*, que nous reproduisons, peut être considéré comme un des meilleurs exemples de ses paysans berrichons.

MAURICE SÉRULLAZ.

Une série de
PHOTOGRAPHIES INOUBLIABLES
de la revue américaine LIFE

sont exposées du 17 octobre au 14 novembre 1952

AUX SERVICES AMÉRICAINS D'INFORMATION
41, FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

tous les jours, de 9 heures à 18 heures

ENTRÉE LIBRE

SUVRETTA HOUSE

Pension depuis 30 Francs Suisses par jour.

ST./MORITZ

SUVRETTA HOUSE ST./MORITZ

LE CENTENAIRE DE FORAIN

LE centenaire de Jean-Louis Forain a été célébré à Reims par la pose d'une plaque sur la maison de la rue des Moulins où le grand dessinateur naquit le 23 octobre 1852. De nombreux écrivains et artistes champenois assistaient à la cérémonie, ainsi que la petite-fille du satirique, Mlle Janine Forain. Après un discours du maire de Reims, notre collaborateur et ami Yves Gandon, président des Ecrivains de Champagne, définit dans son allocution les traits essentiels du talent de Forain et salua en lui « un écrivain du premier mérite dans sa concision foudroyante ».

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ISLE-ADAM **Propriété libre,** r. de Pontoise, 93. Cce : 1.457 m². **M. à p. : 2.000.000.** Adjes ch. not. Paris, 18 nov., 14 h. S'ad. not. Paris : Mes **HOUDART,** 8, r. la Boétie, et **ESCHBACH.**

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

Immeuble **commercial. Moderne. 1.300 m²** en 3 étages. Grand standing, avec vaste dépôt. **Métro Montmartre.** Conviend. siège grosse Sie, Assurences, Banque. Prix important justifié. **Lagrange.** Anj. 77-65.

COURRIER MUSICAL

A la mémoire de Gounod

DE 1878 à 1893, date de sa mort, Gounod habita un hôtel situé 1, rue Montchanin, aujourd'hui rue Jacques-Bingen. Ce séjour est désormais commémoré par une plaque qu'a inaugurée

M. André Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, que l'on voit (à droite sur notre photographie) écoutant l'allocution dans laquelle M. Henri Büsser évoqua le souvenir de celui dont il était l'élève préféré. M. Maurice Lehmann prit également la parole au nom des Théâtres lyriques nationaux, où plusieurs œuvres du compositeur poursuivent sans nulle trace d'usure leur glorieuse carrière.

Un concert collectif de solistes

LE premier concert de la *Guilde française des artistes solistes*, donné au bénéfice de sa caisse d'entr'aide et pour la création de la future Maison de la musique, a eu lieu au théâtre des Champs-Elysées, devant une brillante assistance, en présence de Mme Vincent Auriol, présidente d'honneur de la guilde, de M. André Marie, ministre de l'Education nationale, de M. Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, de M. Jacques Jaujard, directeur général des Arts et Lettres, de Mme Marguerite Long, présidente du bureau, de M. Delvincourt, président du comité de la Guilde, et de nombreuses personnalités de la musique et des arts. M. Jacques Feschotte assurait à la soirée une présentation pleine d'enthousiasme.

Qu'est-ce que la « Guilde » ? Un groupement de musiciens de carrière, qui, sous l'impulsion du trio féminin Janine Weill (pianiste), Geneviève Touraine et Maria Branèze (cantatrices), s'est créé en 1950 pour assurer la défense des intérêts des artistes solistes, instrumentistes, chanteurs et chefs d'orchestre.

Ce concert de gala comportait quelques « numéros » de grande attraction, riches en imprévu... Les quatorze valses de Chopin, jouées par quatorze pianistes différents, se relayant deux à deux sans pause ni interruption ; les deux chœurs *Ode à la musique*, de Chabrier, pour voix de femmes, et *Chanson à boire*, de Poulenc, pour voix d'hommes, où les meilleurs chanteurs solistes de nos grands concerts devenaient de modestes anonymes ; la *Sardane*, de Pablo Casals, exécutée par quatre-vingts cellistes virtuoses ; l'ensemble de harpes de Lily Laskine ; la partition inédite de Marguerite Roesgen-Champion ; enfin la grande *Polonaise* à cinq pianos, de Louis Beydts (composée pour le film *Ponticarral*).

L. MAURICE-AMOUR.

NÉCROLOGIE

Eric Bromberger

NOTRE confrère Eric Bromberger, de *Paris-Match*, s'est tué accidentellement. Pris d'un malaise en descendant un escalier, il est passé par-dessus la rampe et est venu s'écraser sur le dallage. Eric Bromberger n'était âgé que de trente ans. Il avait obtenu l'an dernier le prix de l'Amérique latine pour ses reportages.

AVIS AUX PROPRIÉTAIRES DE 4 CV RENAULT

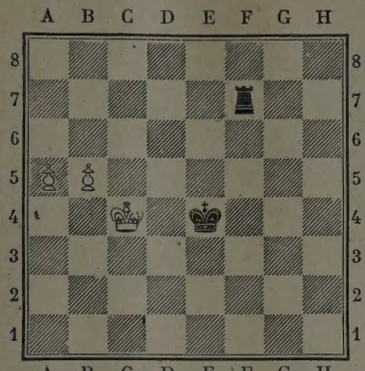
Depuis juin 1951, la Régie Renault équipe toutes les 4 CV avec les amortisseurs Allinquant-de Carbon (licence de Carbon). Plus de 650.000 amortisseurs sont ainsi en circulation sur ces voitures, à la plus grande satisfaction des usagers.

De très nombreux propriétaires de 4 CV sorties avant cette date désirant profiter des avantages très sensibles que procurent ces amortisseurs (tenue de route améliorée, sécurité de conduite totale, conservation de la voiture), nous vous informons que le « Montage Mercur » permet dorénavant de monter les amortisseurs Allinquant-de Carbon sur toutes les 4 CV, quelle que soit leur date de sortie.

Dans tous les bons garages et Stations-service spécialisées : S. S. S., 11, rue Belgrand, LEVALLOIS, Per. 42-20 ; ALL-CAR 136 r. de Flandre, 19e. Nor. 55-00. (Il est prudent de prendre rendez-vous).

LES ÉCHECS (N° 104)

Solution de l'étude n° 106 par Keidanski (1915).



Les blancs jouent et gagnent.

1. b5-b6 ! (1), Tf7-f1 ! ; 2. a5-a6 ! (2), Tf1-ç1+ ; 3. Rç4-b4 ! ! (3), Tç1-b1+ ! (4) ; 4. Rb4-ç5, Tb1-ç1+ ; 5. Rç5-d6, Tç1-a1 ! ; 6. a6-a7 ! (5), Ré4-d4 ; 7. Rd6-é6 ! (6), Rd4-é4 (7) ; 8. Ré6-d7, Ré4-d5 ; 9. Rd7-ç8, Rd5-ç6 ; 10. b6-b7, Ta1-h1 ; 11. b7-b8 : cavalier+ ! ! et 12 a7-a8 : dame gagne.

Commentaires.

(1) et non 1. a5-a6 ?, Tf7-ç7+ et Ré4-d5. Pas de gain blanc.

(2) et non 2. b6-b7 ?, Tf1-ç1+ partie nulle ; 3. Rç4-b5, Ré4-d5 ; 4. Rb5-b6 !, Tç1-b1+ ; 5. Rb6-ç7 (si 5. Rb6-a7, Rd5-ç6 nulle) 5... Tb1-ç1+ ; 6. Rç7-d7 (si 6. Rç7-b8, Tç1-a1 ! ; 7. Rb8-ç8 ou ç7, Ta1-ç1+. Ou si 6. Rç7-d8, Tç1-b1 ; 7. a5-a6, Rd5-ç6 ; 8. Rd8-ç8, Tb1-h1) 6... Tç1-b1 ; 7. a5-a6, Tb1-b6 ! ! ; 8. Rd7-ç7 ou ç8 (si 8. Rd7-é7 ou é8, Rd5-ç6 menaçant Tb6×b7. Ou si 8. Rd7-d8, Tb6-d6+ ; 9. Rd8-é7, Td6-b6 !. Ou si 8. a6-a7 ?, Tb6×b7+ et ×a7 gagne) 8... Tb6-ç6+ ; 9. Rb8, Tç6×a6 nulle.

(3) aussi surprenant que cela paraisse le coup 3. Rç4-b5 ?, qui semble équivalent à celui du texte, ne gagnerait pas car il suivrait Ré4-d5 ! ; 4. a6-a7 (4. b6-b7 ? perdrait à cause de Tç1-b1+ et Rd5-ç6 gagne) 4... Tç1-b1+ ; 5. Rb5-a6, Rd5-ç5 ! Nulle (et non 5... Rd5-ç6 ? ; 6. a7-a8 : D+ gagne, grâce à l'échec).

(4) si 3... Ré4-d4 (si 3... Ré4-d5 ; 4. a6-a7, Tç1-b1+ ; 5. Rb4-ç3) ; 4. a6-a7 ! (et non 4. b6-b7 ?, Tç1-b1+ nulle ; 5. Rb4-a3, Rd4-ç3 ; 6. Ra3-a2, Tb1-b6 ; 7. a6-a7, Tb6-a6+ ; 8. Ra2-b1, Ta6-b6+ ; 9. Rb1-ç1, Tb6-h6 ! ; 10. Rç1-d1, Rç3-d3 ; 11. Rd1-é1, Rd3-é3 ; 12. Ré1-f1, Ré3-f3 ; 13. Rf1-g1, Th6-g6+ ! ; 14. Rg1-h2, Tg6-h6+ nulle) ; 4... Tç1-b1+ (si 4... Tç1-a1 ; 5. b6-b7 gagne car un pion fait dame) ; 5. Rb4-a3, Rd4-ç3 ; 6. Ra3-a2, Tb1-b2+ (6... Tb1×b6 ; 7. a7-a8 D) ; 7. Ra2-a1 gagne.

(5) et non b6-b7 ?, Ta1×a6+ et pas de gain blanc, car si 7. Rd6-ç5 (forcé sinon 7... Ta6-a7 cloue puis prend le pion) ; 7... Ta6-a5+ ; 8. Rç5-ç4, Ta5-a1 ! ! Nulle.

(6) Et non 7. b6-b7 ?, Ta1-a6+ et ×a7 et ×b7. Nulle. Ni 7. Rd6-ç6, Rd4-ç4.

(7) si 7... Ta1-a6 ; 8. Ré6-f5 ! gagne. Ou si 7... Rd4-ç5 ; 8. b6-b7 gagne.

Ce splendide finale composé a été inspiré par la fin de partie jouée suivante (tournoi d'Ostende, 1907) :

Blancs (Dr Tarrasch) : Ré3, Pg5, Pf6.
Noirs (Janowski) : Rb2, Tf1.

Les blancs jouent et gagnent.

Parfois, c'est l'inverse : le finale composé précède dans le temps la fin de partie jouée. Exemple le numéro 107, composé, et qui a servi à Eliskases à sauver la fin de partie désespérée suivante (tournoi de Noordwijk, 1938) :

Blancs (Keres) : Rç1, Pb5, Pa6.
Noirs (Eliskases) : Rd4, Tf2.

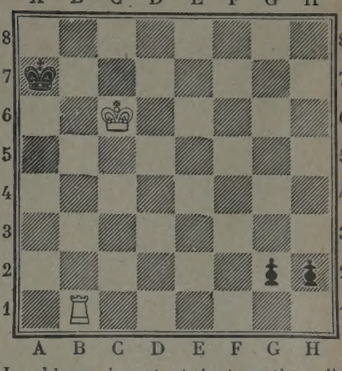
Trait aux blancs. Les noirs font nulle.

Mais combien, dans les deux cas, le finale composé, avec sa solution unique et subtile, dépasse le finale joué, avec ses grossières doubles solutions ! L'art et la nature !

Des coïncidences telles que le 107 et la partie Keres-Eliskases sont fréquentes quand le nombre de pièces est peu élevé. Elles n'ont aucune chance de se produire quand le nombre de pièces est trop élevé, par exemple une dizaine. Le calcul de probabilités nous donne les raisons de cette constatation de l'expérience.

La thèse de certains joueurs, d'ailleurs peu nombreux, que seules les fins de partie jouées à nombre élevé de pièces auraient une valeur didactique est donc radicalement fausse. Ces joueurs, que leur orientation exclusive vers le jeu pratique détourne de la composition et rend insensibles à la

Etude N° 107, par Moravec (1924).



Les blancs jouent et font partie nulle.

beauté des finales artistiques, confondent simplement : servir une fois et resservir. Sans valeur didactique est ce qui n'a aucune chance de resservir, même si cela a servi une fois !

Au contraire, des coïncidences telles que le 107 et la partie Keres-Eliskases sont la meilleure démonstration de l'utilité des finales composés ! Rendre service aux joueurs en résolvant les problèmes que la pratique leur pose ou leur posera, et joindre dans une même œuvre le beau à l'utile, y a-t-il un autre rôle possible du théoricien d'un jeu ?

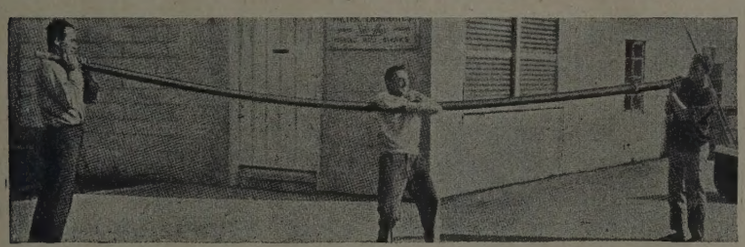
Nous continuerons donc à préférer le numéro 106 à la partie Tarrasch-Janowski, et le numéro 107 à la partie Keres-Eliskases, quoique les numéros 106 et 107 soient composés. Le miel aussi est composé.

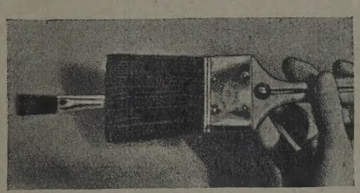
André Chéron.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

Mât de verre

Ce mât, de 6 mètres de longueur, est pratiquement incassable ainsi qu'en témoigne l'expérience ci-dessous. Il est fait de fibre de verre enroulée mécaniquement : neuf épaisseurs à la base, cinq au sommet. L'ensemble pèse moins de 5 kilos.





Deux en une

Cette brosse, destinée aux peintres amateurs, se montre d'un emploi facile. Au moment d'effectuer un détail, il suffit de pousser un bouton pour disposer d'une brosse fine. Le mouvement inverse fait rentrer le petit pinceau à l'intérieur du grand, et, au moment du nettoyage, ce dernier est effectué en une seule fois.

Radio miniature

Ce minuscule cylindre contient un poste émetteur de radio fonctionnant à l'aide d'un cristal de germanium. Ce dernier remplace la lampe amplificatrice et consomme une énergie infime, ce qui permet à l'ensemble de fonctionner grâce à une petite pile sèche. Le champ d'action est de plusieurs centaines de mètres.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

NOV 2 0 1952

BYRRH

VIN APERITIF AU QUINQUINA